N° 244 1er Février 1940

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Passion corporelle de Jésus

S'il est une légende ancrée dans les esprits, c'est celle de la dureté de cœur des chirurgiens : l'entraînement, n'est-ce pas, émousse les sensations, et cette accoutumance, étayée par la nécessité d'un mal pour un bien, nous constitue dans un état de sereine insensibilité. Ceci est faux! Si nous nous raidissons contre l'émotion, qui ne doit ni paraître, ni même, intérieure, entraver l'acte chirurgical, comme le boxeur, d'instinct, contracte l'épigastre où il attend un coup de poing, la pitié en nous reste toujours vivante et s'affine même avec l'âge. Quand on s'est penché pendant des années sur la souffrance d'autrui, quand on y a goûté soi-même, on est certes plus près de la compassion que de l'indifférence, parce que l'on connaît mieux la douleur, parce qu'on en sait mieux les causes et les effets.

Aussi, lorsqu'un chirurgien a médité sur les souffrances de la Passion, quand il en a décomposé les temps et les circonstances physiologiques, quand il s'est appliqué à reconstituer méthodiquement toutes les étapes de ce martyre d'une nuit et d'un jour, il peut, mieux que le prédicateur le plus éloquent, mieux que le plus pieux des ascètes (à part ceux qui en ont eu la directe vision, et ils

en sont anéantis), *compatir* aux souffrances du Christ. Je vous assure que c'est abominable; j'en suis venu, pour ma part, à ne plus oser y penser. C'est lâcheté sans aucun doute, mais j'estime qu'il faut avoir une vertu héroïque ou ne pas comprendre, qu'on doit être un saint ou un inconscient, pour faire un chemin de croix. Moi, je ne peux plus!

Et c'est pourtant ce chemin de croix qu'on m'a demandé de faire pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Je ne veux pas refuser cet effort, parce que je suis sûr qu'il doit faire du bien. *O bone et dulcissime Iesu*, venez à mon aide! Vous qui les avez supportées, faites que je sache bien expliquer vos souffrances!

Peut-être, en m'efforçant de rester objectif, en opposant à l'émotion mon insensibilité chirurgicale, peut-être pourrai-je arriver au bout. *Lector amice, sub aliena potestate constitutus sum; si non possis portare modo, habe me excusatum!* Si je sanglote avant la fin, hé bien, mon pauvre ami, fais comme moi sans honte; c'est simplement que tu auras compris. Suis-moi donc : nous avons pour guides les Livres sacrés et le saint Linceul, dont l'étude scientifique m'a démontré l'authenticité [1].

La sueur de sang.

La Passion, au vrai, commence à la Nativité, puisque Jésus, dans son omniscience divine, a toujours su, vu et voulu les souffrances qui attendaient son humanité. Le premier sang versé pour nous le fut à la Circoncision, huit jours après Noël. On peut déjà imaginer ce que peut être pour un homme la prévision exacte de son martyre.

1. Voir *Les cinq plaies du Christ*, étude anatomique et expérimentale, par le Dr Pierre Barbet, 85, rue des Saints-Pères, Paris-6e, et à la Procure du Carmel.

En fait, c'est à Gethsémani que va commencer l'holocauste. Jésus, ayant donné aux siens en nourriture sa chair et son sang, les entraîne à la nuit dans ce clos d'oliviers, dont ils ont l'habitude. Il les laisse camper près de l'entrée, emmène un peu plus loin ses trois intimes et s'en écarte à un jet de pierre pour se préparer en priant. Il sait que son heure est venue. Lui-même a envoyé le traître de Karioth « *quod facis, fac citius* ». Il a hâte d'en finir et il le veut. Mais comme il a revêtu, en s'incarnant, cette forme d'esclave qu'est notre humanité, celle-ci se révolte et c'est toute la tragédie d'une lutte entre sa volonté et la nature : « *Coepit pavere et taedere.* »

Cette coupe qu'il lui faut boire, elle contient deux amertumes : tout d'abord les péchés des hommes, qu'il doit assumer, lui le Juste, pour racheter ses frères, et c'est sans doute le plus dur : une épreuve que nous ne pouvons pas imaginer, parce que les plus saints d'entre nous sont ceux qui le plus vivement sentent leur indignité et leur infamie. Peut-être comprenons-nous mieux la prévision, la prédégustation des tortures physiques, qu'Il subit déjà en pensée; pourtant nous n'avons expérimenté que le frisson rétrospectif des souffrances passées. C'est quelque chose d'indicible: « *Pater, si vis, transfer calicem istum a me : verumtamen non mea voluntas sed tua fiat.* » C'est bien son Humanité qui parle... et qui se soumet, car sa Divinité sait ce qu'elle veut de toute éternité; l'Homme est dans une impasse. Ses trois fidèles sont endormis, « *prae tristitia* », dit saint Luc. Pauvres hommes!

La lutte est épouvantable; un ange vient Le réconforter, mais en même temps, semble-t-il, recevoir son acceptation. « *Et factus in agonia, prolixius orabat. Et factus est sudor ejus, sicut guttae sanguinis decurren-*

tis in terram. » C'est la *sueur de sang*, que certains exégètes rationalistes, subodorant quelque miracle, ont traitée de symbolique. Quelle erreur! Remarquons que le seul évangéliste qui rapporte le fait est un médecin. Et notre vénéré confrère Luc, *medicus carissimus*, le fait avec la précision, la concision d'un bon clinicien. L'hémathidrose est un phénomène très rare, mais bien décrit. Elle se produit, comme le précise le Dr Le Bec, « dans des conditions tout à fait spéciales : une grande débilité physique, accompagnée d'un ébranlement moral, suite d'une émotion profonde, d'une grande peur » [2] — *et coepit pavere et taedere.* La frayeur, l'épouvante sont ici à leur comble : l'ébranlement moral aussi. C'est ce que Luc exprime par « *agonia* » qui, en grec, signifie lutte et anxiété. « Et Sa sueur devint comme des gouttes de sang roulant jusque par terre »!

A quoi bon expliquer le phénomène? Une vasodilatation intense des capillaires sous-cutanés, qui se rompent au contact des culs de sac de millions de glandes sudoripares. Le sang se mêle à la sueur, et c'est ce mélange qui perle et se rassemble et coule sur tout le corps, en quantité suffisante pour tomber sur le sol. Notez que cette hémorragie microscopique se produit dans toute la peau, qui est ainsi déjà lésée dans son ensemble, en quelque sorte endolorie, attendrie, pour tous les coups futurs. Mais passons...

Voici Judas et les valets du temple, armés de glaives et de bâtons; ils ont des lanternes et des cordes. Comme le procès criminel doit être jugé par le procurateur, ils ont obtenu un peloton de la cohorte romaine; le tribun de

2. Dr Le Bec, *Le supplice de la croix.* Étude physiologique de la Passion, déjà ancienne, où mon ancien collègue de Saint-Joseph a fait preuve d'une prescience étonnante. Mes expériences ont confirmé et précisé la plupart de ses vues. A ce que j'ai apporté de nouveau, il a donné une adhésion enthousiaste, qui m'est précieuse.

l'Antonia les accompagne, afin d'assurer l'ordre. Leur tour n'est pas encore venu; ils sont là derrière ces fanatiques, distants et méprisants. Jésus se met en avant; un mot de lui suffit à renverser ses agresseurs, dernière manifestation de son pouvoir, avant qu'il s'abandonne à la Volonté divine. Le brave Pierre en a profité pour amputer l'oreille de Malchus et, miracle dernier, Jésus l'a resoudée.

Mais la bande s'est ressaisie, a garrotté le Christ; elle l'emmène, sans aménité, on peut le croire, laissant filer les comparses. C'est l'abandon, tout au moins apparent. Jésus sait bien que Pierre et Jean le suivent « *a longe* », et que Marc n'échappera à l'arrestation qu'en s'enfuyant tout nu, laissant aux gardes le drap qui l'enveloppait.

Les tourments du procès.

Voici Jésus devant Caïphe et le Sanhédrin. Nous sommes en pleine nuit; il ne peut s'agir que d'une instruction préalable. Jésus refuse de répondre; sa doctrine, il l'a prêchée ouvertement. Caïphe est désorienté, furieux, et l'un des gardes, traduisant ce dépit, lance un grand coup dans la figure du prévenu : « *Sic respondes pontifici!* »

Ceci n'est rien; il faut attendre le matin, pour une audition de témoins. Jésus est entraîné hors de la salle; dans la cour, il voit Pierre, qui l'a renié par trois fois, et, d'un regard, il lui pardonne. On le traîne dans quelque salle basse et la canaille des valets va s'en donner à cœur joie contre ce faux prophète (dûment garrotté) qui, tout à l'heure encore, les a jetés à terre par on ne sait quelle sorcellerie. On l'accable de gifles et de coups de poing, on lui crache au visage, et, puisque aussi bien il n'y a pas moyen de dormir, on va s'amuser un peu. Un

voile sur sa tête, et chacun y va de son coup; les soufflets retentissent et ces brutes ont la main lourde : « *Prophétise; dis-nous, Christ, qui t'a frappé.* » Son corps est déjà tout endolori, sa tête sonne comme une cloche, des vertiges le prennent... et il se tait. D'un mot, il pourrait les anéantir « *et non aperuit os suum* ». Cette valetaille finit par se lasser et Jésus attend.

Au petit jour, deuxième audience, défilé lamentable de faux témoins qui ne prouvent rien. Il faut qu'il se condamne lui-même, en affirmant sa filiation divine, et Caïphe proclame le blasphème en déchirant ses vêtements. Oh! rassurez-vous, ces bons Juifs prudents et peu portés à la dépense ont une fente toute préparée et légèrement recousue, qui peut servir un grand nombre de fois! Il n'y a plus qu'à obtenir de Rome la condamnation à mort qu'elle s'est réservée dans ce pays de protectorat.

Jésus, déjà harassé de fatigue et tout moulu de coups, va être traîné à l'autre bout de Jérusalem, dans la ville haute, à la Tour Antonia, sorte de citadelle d'où la majesté romaine assure l'ordre dans la cité trop effervescente. La gloire de Rome est représentée par un malheureux fonctionnaire, petit Romain de la classe des chevaliers, trop heureux sans doute d'exercer ce commandement difficile, sur un peuple fanatique, hostile et hypocrite. Le procurateur paraît très soucieux de garder sa place, coincé entre les ordres impératifs de la métropole et les menées sournoises de ces Juifs souvent très bien en cour auprès des empereurs. En résumé, c'est un pauvre homme! Il n'a qu'une religion, s'il en a une, celle du Divus Caesar. Mais comment trop lui en vouloir? Il est ce qu'on l'a fait. La vie d'un homme a pour lui peu de prix, surtout si ce n'est pas un citoyen romain. La pitié ne lui a pas été enseignée et il ne connaît qu'un devoir : maintenir l'ordre (ils se figurent à Rome

que c'est commode!). Tous ces Juifs querelleurs, menteurs et superstitieux, avec tous leurs tabous et leur manie de se laver pour rien, leur servilité et leur insolence et ces lâches dénonciations au ministère contre un administrateur colonial, il les méprise... et il les craint.

Jésus, tout au contraire (dans quel état pourtant paraît-il devant lui, couvert d'ecchymoses), Jésus lui en impose et lui est sympathique. Il va faire ce qu'il peut pour le tirer des griffes de ces énergumènes : « *Et quaerebat dimittere illum.* » Jésus est Galiléen; Pilate le renvoie devant Hérode. Mais Jésus méprise ce renard et ne lui répond mot. Le voici revenu, avec la foule qui hurle et ces insupportables pharisiens.

Et Pontius interroge ce pauvre homme, qui l'intéresse. Et Jésus ne le méprise pas. Il a pitié de son ignorance invincible; il lui répond avec douceur et tente même de l'instruire. Ah! s'il n'y avait que cette canaille qui hurle dehors, une bonne sortie de la cohorte ferait vite « *cum gladio* » taire les plus braillards et s'égailler les autres. Il n'y a pas si longtemps que j'ai fait massacrer dans le temple quelques Galiléens un peu trop excités. Oui, mais ces sanhédrites sournois commencent à insinuer que je ne suis pas l'ami de César, et avec ça il n'y a pas à plaisanter! Et puis, que signifient toutes ces histoires de Roi des Juifs, de Fils de Dieu et de Messie? Que peut y comprendre un digne Romain? « *Et quid est veritas?* » Et voici que la peur va rompre les digues de lâcheté. Cet homme est bien un Juste : je le fais flageller (oh! logique romaine!). « *Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.* »

La flagellation.

Les soldats de garde emmènent Jésus dans l'atrium du prétoire et appellent à la rescousse toute la cohorte; les

distractions sont rares en pays d'occupation! Pourtant le Seigneur a souvent manifesté une spéciale sympathie pour les militaires. Il leur a enseigné un jour, par la voix de Jean, à concilier leur devoir d'état avec la charité. Comme il a admiré la confiance et l'humilité de ce centurion et son affectueuse sollicitude pour son serviteur, qu'il a guéri! Et, tout à l'heure, ce sera le centurion de garde au Calvaire qui, le premier, proclamera sa divinité. La cohorte semble prise d'un délire collectif, que Pilate n'a pas prévu. Quel malin esprit leur souffle la haine?

Mais il suffit! Plus de discours, rien que des coups; et tâchons d'aller jusqu'au bout. Ils le déshabillent et l'attachent tout nu à une colonne de l'atrium. Les bras sont tirés en l'air et les poignets liés en haut du fût.

La flagellation se fait avec des lanières multiples, sur lesquelles sont fixées, à quelque distance de l'extrémité libre, des balles de plomb ou des osselets (c'est du moins à ce genre de flagrum que répondent les stigmates du saint Linceul). Le nombre de coups est fixé à trente-neuf par la loi hébraïque. Mais les bourreaux sont des légionnaires déchaînés et ils iront jusqu'aux limites de la syncope. En fait, les traces du Linceul sont innombrables et presque toutes sur la face postérieure; le devant du corps est contre la colonne. On les voit sur les épaules, sur le dos, les reins, les fesses. Les coups de fouet descendent sur les cuisses, sur les mollets : et là, l'extrémité des lanières, au-delà des balles de plomb, encercle le membre et vient marquer son sillon jusque sur la face antérieure.

Les bourreaux sont deux, un de chaque côté, de taille inégale (tout ceci se déduit de l'orientation des traces du Linceul). Ils frappent avec un grand aban. Aux premiers coups, les lanières laissent de longues traces livides. de

longs bleus d'ecchymose sous-cutanée. Rappelez-vous que la peau a été déjà modifiée, endolorie par les millions de petites hémorragies intradermiques de la sueur de sang. Les balles de plomb marquent davantage. Puis, la peau, infiltrée de sang, attendrie, se fend sous de nouveaux coups. Le sang jaillit; des lambeaux se détachent et pendent. Toute la face postérieure n'est plus qu'une surface rouge, sur laquelle se détachent de grands sillons marbrés; et, çà et là, partout, les plaies plus profondes dues aux balles de plomb. Ce sont ces plaies en forme d'haltère (les deux balles et la lanière entre les deux) qui s'imprimeront sur le Linceul!

A chaque coup, le corps tressaille d'un soubresaut douloureux. Le sang ruisselle des épaules à terre (les larges dalles en sont couvertes) et s'éparpille en pluie, des fouets relevés. Mais bientôt les forces du supplicié défaillent; une sueur froide inonde son front; la tête lui tourne d'un vertige nauséeux; des frissons lui courent le long de l'échine; ses jambes se dérobent sous lui et, s'il n'était lié très haut par les poignets, il s'écroulerait dans la mare de sang. Son compte est bon, bien qu'on n'ait pas compté. Après tout, on n'a pas reçu l'ordre de le tuer sous le fouet. Laissons-le se remettre; on peut encore s'amuser!

Ah! ce grand nigaud prétend qu'il est roi, comme s'il en était sous les aigles romaines, et roi des Juifs encore, comble de ridicule; il a des ennuis avec ses sujets! Qu'à cela ne tienne, nous serons ses fidèles. Vite un manteau, un sceptre! On l'a assis sur une base de colonne... Une vieille chlamyde de légionnaire sur les épaules nues lui confère la pourpre royale, un roseau dans sa main droite et ce serait tout à fait ça, s'il n'y manquait *une couronne*; quelque chose d'original! (Dans dix-neuf siècles, elle le fera reconnaître, cette couronne, qu'aucun crucifié n'a

portée!) Dans un coin, un fagot de bourrées, de ces arbrisseaux qui foisonnent dans les buissons de la banlieue. C'est souple et ça porte de longues épines, beaucoup plus longues, plus aiguës et plus dures que l'acacia. On en tresse avec précaution une espèce de fond de panier, qu'on lui applique sur le crâne. On en rabat les bords et avec un bandeau de joncs tordus on enserre la tête entre la nuque et le front.

Les épines pénètrent dans le cuir chevelu et cela saigne (nous savons, nous, combien cela saigne, un cuir chevelu!). Déjà, le crâne est tout englué de caillots; de longs ruisseaux de sang ont coulé sur le front, sous le bandeau de jonc, ont inondé les longs cheveux tout emmêlés et ont rempli la barbe.

La comédie d'adoration a commencé. Chacun à tour de rôle vient fléchir le genou devant lui, avec une affreuse grimace, suivie d'un grand soufflet : « Salut, roi des Juifs! » Mais lui ne répond rien. Sa pauvre figure ravagée et pâlie n'a pas un mouvement. Exaspérés, les fidèles sujets lui crachent au visage. « Tu ne sais pas tenir ton sceptre, donne ! » Et un grand coup sur la couronne enfonce un peu plus ce chapeau d'épines. Et horions de pleuvoir. Je ne me rappelle plus : serait-ce un de ces légionnaires, ou bien l'a-t-il reçu des gens du sanhédrin? Mais je vois à présent qu'un grand coup de bâton donné obliquement a laissé sur la joue une horrible plaie contuse, et que son nez sémitique, si noble, est déformé par une fracture de l'arête cartilagineuse. Le sang coule de ses narines...

Mais voici que revient Pilate, un peu inquiet du prisonnier. Qu'en auront fait ces brutes? Il est bien tel que le vit Isaïe : « L'homme de douleur. » Les Juifs ne vont-ils pas le « mépriser » et l' « abandonner »? [3] Pilate va

3. « Méprisé et abandonné des hommes », avait dit Isaïe, LIII, 3.

le leur montrer au balcon du prétoire, dans sa tenue royale, tout surpris lui-même de ressentir quelque pitié pour cette loque humaine. Mais il a compté sans la haine : « Tolle, crucifige ! » Ah ! les démons. — Et l'argument terrible pour lui : « Il s'est fait roi; si tu l'absous, tu n'es pas l'ami de César. » Alors, le lâche s'abandonne et se lave les mains. Mais, comme l'écrira saint Augustin, « ce n'est pas toi, Pilate, qui l'a tué, mais bien les Juifs, avec leurs langues acérées; et, en comparaison d'eux, tu es toi-même beaucoup plus innocent ».

Le portement de la croix.

On lui arrache la chlamyde, qui a déjà collé à toutes ses blessures. Le sang recoule; il a un grand frisson. On lui remet ses vêtements, qui se teintent de rouge. *La croix est prête, on la lui charge sur l'épaule.* Par quel miracle d'énergie peut-il rester debout sous ce fardeau? Ce n'est, en réalité, pas toute la croix, mais seulement la grosse poutre horizontale, le *patibulum*, qu'il doit porter jusqu'au Golgotha, mais cela pèse encore près de cinquante kilogs. Le pieu vertical, le *stipes*, est déjà planté au Calvaire.

Et *la marche commence*, pieds nus, dans des rues au sol raboteux, semé de cailloux. Les soldats tirent sur les cordes qui le lient, soucieux de savoir s'il ira jusqu'au bout. Deux larrons le suivent en même équipage. La route heureusement n'est pas très longue, environ six cents mètres et la colline du Calvaire est presque en dehors de la Porte d'Ephraïm. Mais le trajet est très accidenté, même à l'intérieur des remparts. Jésus, péniblement, met un pied devant l'autre; et souvent il s'effondre. Il tombe sur les genoux qui ne sont bientôt qu'une plaie. Les soldats d'escorte le relèvent, sans trop le bru-

taliser : ils sentent qu'il pourrait très bien mourir en route.

Et toujours cette poutre, en équilibre sur l'épaule, qui la meurtrit de ses aspérités et qui semble vouloir y pénétrer de force. Je sais ce que c'est : j'ai coltiné jadis, au 5e Génie, des traverses de chemin de fer, bien rabotées, et je connais cette sensation de pénétration dans une épaule ferme et saine. Mais lui, son épaule est couverte de plaies, qui se rouvrent et s'élargissent et se creusent à chaque pas; et il est épuisé. Sur sa tunique sans couture une tache énorme de sang va toujours en s'élargissant et s'étend jusque sur le dos. Il tombe encore et, cette fois, de tout son long; la poutre lui échappe. Va-t-il pouvoir se relever? Heureusement vient à passer un homme, retour des champs, ce Simon de Cyrène, qui, tout comme ses fils Alexandre et Rufus, sera bientôt un bon chrétien. Les soldats le réquisitionnent pour porter cette poutre; il ne demande pas mieux, le brave homme; oh ! comme je le ferais bien. Il n'y a plus finalement que la pente du Golgotha à gravir et, péniblement, on arrive au sommet. Jésus s'affaisse sur le sol et *la crucifixion commence.*

La crucifixion.

Oh ! ce n'est pas très compliqué; les bourreaux savent leur métier. Il faut d'abord le mettre à nu. Les vêtements de dessus, c'est encore facile. Mais la tunique, intimement, est collée à ses plaies, pour ainsi dire à tout son corps et ce *dépouillement* est simplement atroce. Avez-vous jamais enlevé un premier pansement mis sur une large plaie contuse et desséché sur elle? Ou avez-vous subi vous-mêmes cette épreuve, qui nécessite parfois l'anesthésie générale? Si oui, vous pouvez savoir un peu de quoi il s'agit. Chaque fil de laine est collé à la

surface dénudée, et, quand on le soulève, il arrache une des innombrables terminaisons nerveuses mises à nu dans la plaie. Ces milliers de chocs douloureux s'additionnent et se multiplient, chacun augmentant pour la suite la sensibilité du système nerveux. Or, il ne s'agit pas ici d'une lésion locale, mais de presque toute la surface du corps, et surtout de ce dos lamentable. Les bourreaux pressés y vont rudement. Peut-être cela vaut-il mieux, mais comment cette douleur aiguë, atroce, n'entraîne-t-elle pas la syncope? Comme il est évident que, d'un bout à l'autre, il domine, il dirige sa Passion !

Le sang ruisselle à nouveau. On l'étend sur le dos. Lui a-t-on laissé l'étroite ceinture, que la pudeur des Juifs conserve aux suppliciés? J'avoue que je ne le sais plus : cela a si peu d'importance; dans tous les cas, en son linceul, il sera nu. Les plaies de son dos, des cuisses et des mollets s'incrustent de poussière et de menus graviers ! On l'a mis au pied du stipes, les épaules couchées sur le patibulum. Les bourreaux prennent les mesures. Un coup de tarière, pour amorcer les trous des clous, et l'horrible chose commence.

Un aide allonge l'un des bras, la paume en haut. Le bourreau prend son clou (un long clou pointu et carré, qui, près de la grosse tête, est large de huit millimètres). Il le pique sur le poignet, dans ce pli antérieur, qu'il connaît d'expérience. Un seul coup de son gros marteau : le clou est déjà fiché dans le bois.

Jésus n'a pas crié, mais son visage horriblement s'est contracté. Mais, surtout, j'ai vu son pouce, d'un mouvement violent, impérieux, se mettre en opposition dans la paume[4] : *son nerf médian a été touché !* Mais, alors,

4. Voir *La Vie Spirituelle*, 1er avril 1939 : *Recherches anatomiques sur les cinq plaies du Christ*, Suppl., pp. [1] sq.

je ressens ce qu'il a éprouvé : une douleur indicible, fulgurante, qui s'est éparpillée dans ses doigts, a jailli, comme un trait de feu, jusqu'à son épaule et éclaté dans son cerveau. C'est la douleur la plus insupportable qu'un homme puisse éprouver, celle que donne la blessure des gros troncs nerveux. Presque toujours elle entraîne la syncope et c'est heureux ! Jésus n'a pas voulu perdre sa connaissance. Encore, si le nerf était entièrement coupé! Mais non, j'en ai l'expérience, il n'est que partiellement détruit; la plaie du tronc nerveux reste en contact avec ce clou; et sur lui, tout à l'heure, quand le corps sera suspendu, il sera fortement tendu, comme une corde de violon sur son chevalet. Et il vibrera à chaque secousse, à chaque mouvement, réveillant la douleur horrible. Il en a pour trois heures.

L'autre bras est tiré par l'aide; les mêmes gestes se répètent, et les mêmes douleurs. Mais cette fois, songez-y bien, il sait ce qui l'attend ! — Il est maintenant fixé sur le patibulum, qu'il suit étroitement des deux épaules et des deux bras. Il a déjà forme de croix. Comme il est grand !

On le relève. Le bourreau et son aide empoignent les bouts de la poutre et redressent le condamné : assis d'abord, et puis debout; et puis, le reculant, l'adossant au poteau. Mais c'est, hélas ! en tiraillant sur ses deux mains clouées (oh ! ses médians). D'un grand effort, à bout de bras, mais le stipes n'est pas très haut, rapidement, car c'est bien lourd, ils accrochent d'un geste adroit le patibulum en haut du stipes. A son sommet, deux clous fixent le titulus trilingue.

Le corps tirant sur les bras, qui s'allongent obliques, s'est un peu affaissé. Les épaules blessées par les fouets et par le portement de croix ont raclé douloureusement le rude bois. La nuque, qui dominait le patibulum, l'a

heurté en passant, pour s'arrêter en haut du pieu. Les pointes acérées du grand chapeau d'épines ont déchiré le crâne encore plus profond. Sa pauvre tête penche en avant, car l'épaisseur de sa couronne l'empêche de reposer sur le bois; et chaque fois qu'il la redresse, il en réveille les piqûres.

Le corps, pendant, n'est soutenu que par les clous plantés dans les deux carpes (oh ! les médians !). Il pourrait tenir sans rien d'autre. Le corps ne se déplace pas en avant. Mais la règle est de fixer les pieds. Pour cela, pas besoin de console; on fléchit les genoux et on étend les pieds à plat sur le bois du stipes. Pourquoi, puisque c'est inutile, donner à faire au charpentier? Ce n'est certes pas pour soulager la peine du crucifié! L'aide tire le pied gauche à plat sur la croix. D'un seul coup de marteau, le clou s'enfonce en son milieu (entre les deuxième et troisième métatarsiens). L'aide fléchit aussi l'autre genou et le bourreau ramenant le pied gauche devant le droit que l'aide tient à plat, d'un second coup, au même endroit, il perfore ce pied. Tout cela est facile; et puis, à coups ahans, le clou est poussé dans le bois. Le supplice à peine a commencé. A deux hommes, tout le travail n'a guère duré plus de deux minutes, et les plaies ont fort peu saigné.

La mort du Crucifié.

N'écoutons pas tous ces Juifs triomphants, qui insultent à sa douleur. Il leur a déjà pardonné, car ils ne savent ce qu'ils font. Jésus, d'abord, est affaissé. Après tant de tortures, pour un corps épuisé, cette immobilité semble presque un repos, coïncidant avec une baisse de son tonus vital. *Mais il a soif.* Oh ! il ne l'a pas encore dit; avant de se coucher sur la poutre, il a refusé la po-

tion analgésique, que préparent les charitables femmes de Jérusalem. Sa souffrance, il la veut entière; il sait qu'il la dominera. Il a soif. Oui, *Adhaesit lingua mea faucibus meis.* Il n'a rien bu ni rien mangé depuis hier au soir. Il est midi. Sa sueur de Gethsémani, toutes ses fatigues, la grosse hémorragie du prétoire et les autres et même ce peu qui coule de ses plaies, tout cela lui a soustrait une bonne partie de sa masse sanguine. Il a soif. Ses traits sont tirés, sa figure hâve est sillonnée de sang qui se coagule partout. Sa bouche est entr'ouverte et sa lèvre inférieure déjà commence à pendre. Un peu de salive coule dans sa barbe, mêlée au sang issu de son nez. Sa gorge est sèche et embrasée, mais il ne peut plus déglutir. Il a soif. Dans cette face tuméfiée, toute sanglante et déformée, comment pourrait-on reconnaître le plus beau des enfants des hommes! *Vermis sum et non homo.* Elle serait affreuse, si l'on n'y voyait pas, malgré tout, resplendir la majesté sereine du Dieu qui veut sauver ses frères. Il a soif. Et tout à l'heure il le dira, pour accomplir les Écritures. Et un grand benêt de soldat, voilant sa compassion sous une raillerie, imbibant une éponge de sa *posca* acidulée, la lui tendra à bout de lance. En boira-t-il seulement une goutte? On dit que le fait de boire détermine chez ces pauvres suppliciés une syncope mortelle. Comment, après avoir reçu l'éponge, pourra-t-il donc parler encore au moins deux fois? Non, non, il mourra à son heure. Il a soif.

Et cela vient de commencer. Mais, au bout d'un moment, un phénomène étrange se produit. Les muscles de ses bras se raidissent d'eux-mêmes, en une contracture, qui va s'accentuant; ses deltoïdes, ses biceps sont tendus et saillants, ses doigts s'incurvent en crochets. *Des crampes!* Vous avez tous, peu ou prou, senti cette douleur progressive et aiguë, dans un mollet, entre deux

côtes, un peu partout. Il faut, toute affaire cessante, détendre en l'allongeant ce muscle contracté. Mais regardons ! Voici maintenant aux cuisses et aux jambes les mêmes saillies monstrueuses, rigides, et les orteils qui se recourbent. On dirait un blessé atteint de tétanos, en proie à ces horribles crises, que l'on ne peut pas oublier. C'est ce que nous appelons *la tétanie*, quand les crampes se généralisent; et voici que c'est fait. Les muscles du ventre se raidissent en vagues figées; puis les intercostaux, puis les muscles du cou et les muscles respiratoires. Son souffle peu à peu est devenu plus court, superficiel. Ses côtes, déjà soulevées par la traction des bras, se sont encore surélevées; l'épigastre se creuse et aussi les salières au-dessus des clavicules. L'air entre en sifflant, mais ne ressort presque plus. Il respire tout en haut, inspire un peu, ne peut plus expirer. Il a soif d'air (c'est comme un emphysémateux en pleine crise d'asthme). Sa figure pâle a peu à peu rougi; elle a passé au violet pourpre et puis au bleu. *Il asphyxie*. Ses poumons gorgés d'air ne peuvent plus se vider. Son front est couvert de sueur, ses yeux exorbités chavirent. Quelle atroce douleur doit marteler son crâne ! Il va mourir ! hé bien, tant mieux ! N'a-t-il donc pas assez souffert ?

Mais non, son heure n'est pas venue. Ni la soif, ni l'hémorragie, ni l'asphyxie, ni la douleur n'auront raison du Dieu Sauveur et s'il meurt avec ces symptômes, il ne mourra vraiment que parce qu'il le veut bien, *habens in potestate ponere animam suam et recipere eam*. Et c'est ainsi qu'il ressuscitera. *Alleluia !*

Que se passe-t-il donc ? Lentement, d'un effort surhumain, il a pris point d'appui sur le clou de ses pieds; oui, sur ses plaies. Les cous de pied et les genoux s'étendent peu à peu et le corps, par à coups, remonte, soulageant la traction des bras (cette traction qui était de

plus de quatre-vingt-dix kilogs sur chaque main). Alors, voici que de lui-même, le phénomène diminue, la tétanie régresse, les muscles se détendent, tout au moins ceux de la poitrine. La respiration devient plus ample et redescend, les poumons se dégorgent et bientôt la figure a repris sa pâleur d'avant.

Pourquoi tout cet effort? C'est qu'il veut nous parler : *Pater, dimitte illus.* Oh ! oui, qu'il nous pardonne à nous qui sommes ses bourreaux. — Mais au bout d'un instant, son corps commence à redescendre... et la tétanie va reprendre. Et chaque fois qu'il parlera (nous avons retenu au moins sept de ses phrases), et chaque fois qu'il voudra respirer, il lui faudra se redresser, pour retrouver son souffle, en se tenant debout sur le clou de ses pieds. Et chaque mouvement retentit dans ses mains, en douleurs indicibles (oh ! ses médians). C'est l'asphyxie périodique du malheureux qu'on étrangle et qu'on laisse reprendre vie, pour l'étouffer en plusieurs fois. A cette asphyxie, il ne peut échapper, pour un moment, qu'au prix de souffrances atroces et par un acte volontaire. Et cela va durer trois heures. Mais mourez donc, mon Dieu !

Je suis là au pied de la croix, avec sa mère et Jean et les femmes qui le servaient. Le centurion, un peu à part, observe avec une attention déjà respectueuse. Entre deux asphyxies, Jésus se redresse et il parle : « Fils, voici votre Mère... » Quand donc mourrez-vous, Seigneur !

Je sais bien, Pâques vous attend et votre corps ne pourrira comme les nôtres. Il est écrit : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Mais, mon Dieu, toutes *vos plaies sont infectées.* Je vois distinctement sur elles suinter une lymphe blonde et transparente, qui se collecte au point déclive en une croûtelle cireuse. Sur les plus anciennes déjà des fausses membranes se forment, qui sécrètent un seropus. Il est écrit aussi : *Putruerunt et corruptae sunt cicatrices meae.*

Bientôt trois heures. Enfin ! Jésus lutte toujours. De temps en temps, il se redresse. Toutes ses douleurs, sa soif, ses crampes, l'asphyxie et les vibrations de ses deux nerfs médians ne lui ont pas arraché une plainte. Mais, si ses amis sont bien là, son Père, et c'est l'ultime épreuve, son Père l'a abandonné : il en a du moins le sentiment. *Eli, Eli, lamma sabachtani?*

Il sait maintenant qu'il s'en va, il crie : *Consummatum est.* La coupe est vide, la tâche est faite. Puis, de nouveau se redressant et comme pour nous faire entendre qu'il meurt de par sa volonté, *iterum clamans voce magna* : « Mon Père, dit-il, je remets mon âme entre vos mains » (*habens in potestate ponere animam suam*). Il est mort quand il l'a voulu.

Lodato si Missignore per sora nostra morte corporale. Oh ! oui, Seigneur, soyez loué, pour avoir bien voulu mourir car nous n'en pouvions plus. Maintenant tout est bien. Dans un dernier soupir, votre tête vers moi lentement s'est penchée, droit devant vous, votre menton sur le sternum. Je vois bien en face votre visage détendu, rasséréné, que, malgré tant d'affreux stigmates, illumine la majesté très douce du Dieu qui est toujours là. Je me suis affalé à genoux devant vous, baisant vos pieds troués, où le sang coule encore, en se coagulant vers les pointes. La *rigidité cadavérique* vous a saisi brutalement, comme le cerf forcé à la course. Vos jambes sont dures comme l'acier... et brûlantes. Quelle température inouïe vous a donné cette tétanie?

La terre a tremblé: que m'importe? et le soleil s'est éclipsé. Joseph est allé réclamer votre corps à Pilate, qui ne le refusera pas. Il hait ces Juifs, qui l'ont forcé à vous tuer; cet écriteau sur votre tête proclame bien haut sa rancune : « Jésus, roi des Juifs », et crucifié comme un esclave. Le centurion est allé faire son rapport, après

vous avoir, le brave homme, proclamé le vrai Fils de Dieu. Nous allons vous descendre et ce sera facile, une fois les pieds décloués. Joseph et Nicodème décrocheront la poutre du stipes. Jean, votre bien-aimé, vous portera les pieds; à deux autres, avec un drap tordu en corde, nous soutiendrons vos reins. Le linceul est prêt, sur la pierre, ici tout près, face au sépulcre; et là, tout à loisir, on déclouera vos mains. — Mais, qui vient là?

Ah ! oui, les Juifs ont dû demander à Pilate qu'on débarrasse la colline de ces gibets qui offensent la vue et souilleraient la fête de demain. « Race de vipères, qui filtrez le moucheron et déglutissez le chameau ! » Des soldats brisent à grands coups de barre de fer les cuisses des larrons. Ils pendent maintenant lamentablement et, comme ils ne peuvent plus se soulever sur les cordes des jambes, la tétanie et l'asphyxie les auront bientôt achevés.

Les os du Seigneur, selon les Écritures, ne seront point rompus. Il est mort ! Mais quelle idée a pris l'un des soldats? D'un geste tragique et précis, il a levé la hampe de sa lance, et, d'un seul coup oblique au côté droit, il l'enfonce profondément. — Oh ! pourquoi? « *Et aussitôt, de la plaie est sorti du sang et de l'eau.* » Jean l'a bien vu et moi aussi, et nous ne saurions pas mentir : un large flot de sang liquide et noir, qui a jailli sur le soldat, et peu à peu coule sur la poitrine, en se coagulant par couches successives. Mais, en même temps, surtout visible sur les bords, a coulé un liquide clair et limpide comme de l'eau. Voyons! La plaie est au-dessous et en dehors du mamelon (5e espace), le coup oblique. C'est donc le sang de l'oreillette et l'eau sort de son péricarde. Mais alors, Seigneur, votre cœur était comprimé par ce liquide et vous aviez, en plus de tout, cette douleur angoissante du cœur serré dans un étau. N'était-ce pas

assez de ce que nous voyions ! Est-ce pour que nous le sachions que cet homme a fait cette ouverture dans votre cœur ? Peut-être aussi les Juifs auraient-ils prétendu que vous n'étiez pas mort, mais évanoui ? Votre résurrection demandait donc ce témoignage.

Et maintenant, lecteur, remercions Dieu, qui m'a donné la force d'écrire cela jusqu'au bout; non sans larmes. Toutes ces douleurs effroyables, que nous avons vécues en lui, il les a toute sa vie prévues, préméditées, voulues, dans son amour, pour racheter toutes nos fautes. *Oblatus est quia ipse voluit.* Il a dirigé toute sa Passion, sans éviter une torture; en acceptant les conséquences physiologiques, mais, sans être dominé par elles. *Il est mort quand il l'a voulu, comme il l'a voulu, parce qu'il l'a voulu.*

Jésus est en agonie jusqu'à la fin des temps. Il est juste, il est bon de souffrir avec lui et de le remercier, quand il nous envoie la douleur, de nous associer à la sienne. Il nous faut achever, comme l'écrit saint Paul, ce qui manque à la Passion du Christ, et, avec Marie, sa Mère et notre Mère, accepter fraternellement notre *Compassion.*

O Jésus, qui n'avez pas eu pitié de vous-même, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur !

Circoncision 1940.

Docteur Pierre Barbet,
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Joseph.

Pourquoi Jésus a-t-il tant souffert ?

Les grandes souffrances de l'heure actuelle, en particulier celles de la Pologne, portent bien des âmes à se demander : comment Dieu peut-il permettre un pareil mal ? La même question se posait il n'y a pas longtemps en Espagne. Les bons prêtres répondaient : « Sans de grandes souffrances, il ne saurait y avoir de martyrs, qui sont une des gloires de l'Église. » A plusieurs périodes de son histoire, en tel et tel pays, l'Église a semblé vaincue et agonisante; elle est pourtant toujours victorieuse. Comment Dieu peut-il permettre de telles agonies ? Cette question en éveille une autre plus élevée : comment Dieu a-t-il pu permettre les souffrances de son Fils unique, du Verbe fait chair, son agonie, son crucifiement, et surtout comment a-t-il pu les permettre, alors que le moindre acte d'amour de Jésus suffisait pleinement et surabondamment à racheter tous les hommes, et des milliers de mondes s'ils existaient ? Le moindre de ses actes d'amour était en effet un acte théandrique, un acte de sa sainte âme qui puisait en la personnalité du Verbe une valeur intrinsèquement infinie pour satisfaire et pour mériter.

Le moindre des actes d'amour du Sauveur plaisait plus à Dieu que tous les péchés ne lui déplaisent. Saint Thomas a pu écrire : « La moindre souffrance du Christ aurait suffi à racheter le genre humain de tous ses pé-

chés[1]. » Dans l'hymne *Adoro te*, il a dit de la façon la plus touchante :

Pie pellicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine :
Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere[2].

Le pape Clément VI, en 1343, dans une bulle sur la satisfaction du Christ et le trésor de l'Église, a dit aussi : « Une seule goutte du sang du Sauveur, à cause de l'union de son humanité au Verbe, aurait suffi pour la régénération du genre humain[3]. »

Pourquoi alors tant d'humiliations et de douleurs ? Jésus fut violemment dépouillé de ses vêtements, flagellé, souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, tournée en ridicule par les soldats qui lui donnèrent un sceptre de dérision; il fut victime dans tout son corps, dans son cœur, abandonné de son peuple, de ses disciples, haineusement poursuivi par les prêtres de la synagogue, qui les premiers auraient dû reconnaître sa mission. On lui a préféré Barrabas. Enfin il a été victime dans son âme, lorsqu'il a dit à Gethsémani : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (Matth., XXVI, 38). Sur la croix, au paroxysme de la douleur, il s'est écrié : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Matth., XXVII, 46; Marc, XV, 34). Nul ne peut mesurer l'intensité

1. III[a], q. 46, a. 5, ad 3 : « Secundum sufficientiam una minima passio Christi suffecisset ad redimendum genus humanum ab omnibus peccatis. »

2. « Miséricordieux pélican, Seigneur Jésus, purifiez mes souillures par votre sang, dont une seule goutte suffit pour effacer tous les péchés du monde entier. »

3. Cf. *Bullam Jubilaei* « *Unigenitus Dei Filius* », 25 janvier 1343 (Denzinger, n° 550).

de souffrance morale et spirituelle qui s'exprime en ces paroles du psaume XXI, 2, qui lui sont revenues sur les lèvres, psaume messianique qui s'élève des dernières profondeurs de la souffrance jusqu'au sommet du parfait abandon et de l'amour.

Pourquoi tant de douleurs physiques et morales, si le moindre acte d'amour du Sauveur suffisait déjà et surabondamment à racheter tout le genre humain ?

*
* *

A cette question, qui fait entrer dans l'intimité du mystère de la Rédemption, il faut répondre à la lumière de la Révélation divine, qui seule ici peut nous éclairer.

Elle nous indique trois raisons principales qui peuvent se proposer selon une gradation ascendante, en tant qu'elles sont relatives : 1° à nous-mêmes, 2° à Jésus crucifié pour nous, 3° à son Père qui l'a livré pour notre salut. Saint Thomas d'Aquin a considéré ces grands motifs des souffrances du Sauveur dans son *Traité de l'Incarnation*, III[a] P., q. 46, a. 3 et 4; q. 47, a. 2 et 3.

Ces raisons supérieures sont plus ou moins clairement énoncées dans les prophéties messianiques, que Jésus expliqua aux disciples d'Emmaüs, lorsqu'il leur dit : « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire* » (Luc, XXIV, 26).

Ces paroles laissent entrevoir les décrets de la Providence relatifs à ce qu'il y a de plus élevé dans le mystère de la Rédemption, dans celui de la Prédestination du Sauveur et de la Prédestination des saints.

*
* *

PAR RAPPORT A NOUS, IL CONVENAIT QUE LE CHRIST SOUFFRANT NOUS DONNAT LE PLUS GRAND TÉMOIGNAGE DE SON AMOUR

L'amour se prouve par les actes et surtout par le sacrifice. Et Jésus a dit : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (Jean, xv, 13). Lui-même l'a donnée non seulement pour ses amis, mais pour ses ennemis, pour ses bourreaux, pour qui il a prié au moment du crucifiement. « Par là, dit saint Thomas [4], l'homme peut connaître combien il est aimé par Dieu, et par là il est porté à l'aimer par-dessus tout ce qui est la perfection et le salut. » Aussi saint Paul nous dit-il : (Rom., v, 6 ss.) : « Lorsque nous étions encore impuissants, le Christ, au temps marqué, est mort pour les impies. C'est à peine si l'on meurt pour un juste, et peut-être quelqu'un saurait-il mourir pour un homme de bien. *Mais Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous.* A plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés dans son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. »

Pour faire cesser les divisions entre les fidèles au sujet de leurs prédicateurs, le grand Apôtre leur répond (I Cor., i, 13) : « Le Christ est-il donc divisé? *Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous?* »

Toutes les humiliations et toutes les souffrances de la Passion et de la croix sont la grande preuve de l'amour. Et en même temps Jésus nous a donné le plus haut exem-

4. IIIa, q. 46, a. 3.

ple des vertus subordonnées à la charité, des vertus d'obéissance, de justice, de religion, d'humilité, de patience, de force, dans ce qu'elles ont de plus héroïque. Saint Pierre dit dans sa Ire Épître, II, 21 : « Si après avoir fait le bien, vous avez à souffrir et que vous le supportiez avec patience, voilà ce qui est agréable à Dieu. C'est à quoi, en effet, vous avez été appelés, puisque le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces,... lui qui, outragé, ne rendait point l'outrage; qui, maltraité, ne faisait point de menaces, mais s'en remettait à celui qui juge avec justice; qui a lui-même porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions pour la justice; c'est « par ses meurtrissures que vous avez été guéris ».

Dans sa Passion, Jésus nous a même donné l'exemple des vertus en apparence les plus opposées, et qui s'unissaient de la façon la plus intime en sa parfaite sainteté, l'exemple de la force la plus héroïque et de la plus grande douceur, en particulier lorsqu'il priait pour ses bourreaux; les suprêmes exigences de la justice infinie et la miséricorde la plus tendre s'unissaient de la façon la plus étroite dans son cœur meurtri.

Saint Augustin nous dit : « Jésus a voulu souffrir pour nous jusqu'à mourir sur la croix, pour que le juste ne redoute aucun genre de mort, car celle sur la croix était de toutes la plus exécrable et la plus redoutable[5]. »

Par suite, la Passion du Christ nous manifeste vivement ce que nous ne comprenons jamais assez, ce que nous ne voulons pas comprendre : *la gravité sans mesure du péché mortel;* les fautes les plus graves d'orgueil

5. Livre des LXXXIII questions, q. 25. *Item*, S. Thomas, IIIa, q. 46, a. 4.

sont réparées par l'acceptation la plus généreuse des dernières humiliations, les péchés de luxure par les plus grandes douleurs, les péchés qui proviennent de la concupiscence des yeux par le dénuement absolu, les fautes de désobéissance par l'obéissance parfaite jusqu'à la mort de la croix[6].

Ainsi se manifeste encore *le prix de la grâce et de la vie éternelle*, qui nous sont obtenues par une telle abnégation, par le mépris de tous les honneurs et de toutes les joies de la vie présente, à tel point que Jésus, dépouillé de tout, paraît être écrasé et vaincu, alors qu'il est le Sauveur de tous les hommes et qu'il remporte la plus grande victoire sur le péché et sur le démon.

Enfin, comme le dit saint Thomas[7] : « Ainsi, par le Christ humble de cœur et parfaitement obéissant, l'homme a la victoire sur l'orgueil du démon et sur la mort, selon ces paroles de saint Paul : « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (I Cor., xv, 57).

Tel est le clair-obscur de la Passion considéré de notre côté; on peut y voir le point de convergence de toutes les vérités religieuses et de toutes les vertus. Elles se réunissent en ce fait concret de la Passion, comme les côtés d'une pyramide aboutissent au même sommet. De ce sommet, comme du centre d'une circonférence, on peut tirer toujours de nouveaux rayons; on n'en épuisera jamais la virtualité. Nous ne donnons ici qu'une esquisse qui pourrait s'enrichir indéfiniment.

Le mystère grandit si nous le considérons, non plus seulement de notre côté, mais du côté du Christ lui-même, si nous lui demandons : pourquoi tant de souf-

6. Cf. S. Thomas, III^a, q. 46, a. 3.
7. III^a, q. 46, a. 3.

frances, alors que le moindre de vos actes d'amour suffirait à notre salut ?

*
* *

Par rapport au Christ, il convenait qu'il accomplît ainsi de la façon la plus parfaite sa mission de Sauveur de l'humanité

Jésus a accompli de fait sa glorieuse mission par l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à la mort de la croix, qui est *l'holocauste le plus parfait, offert par le plus grand amour.* « En cet holocauste, dit saint Thomas [8], à la place du feu matériel pour consumer la victime, il y eut le feu de la divine charité. »

Cela convenait hautement pour la raison donnée par saint Paul (Rom., v, 9) : « De même que par la désobéissance d'un seul homme, tous ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul tous seront constitués justes... Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé [9]. »

De plus *le Christ, comme prêtre, ne pouvait offrir une autre victime que lui-même.* Nulle autre n'était digne de lui.

« *Je suis le bon pasteur*, a-t-il dit. *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis...* C'est pour cela que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre : tel est l'*ordre* que j'ai reçu de mon Père » (Jean, x, 14-18).

8. III[a], q. 46, a. 4, ad 1.
9. Cf. S. Thomas, III[a], q. 47, a. 2.

« *Il s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur* » (Ephés., v, 2).

Le sacrifice est d'autant plus parfait que le prêtre qui l'offre est plus uni à Dieu, plus uni au peuple qui l'entoure, et plus uni à la victime qui est l'expression extérieure des actes intérieurs d'adoration et de réparation.

Ainsi il convenait hautement que le Christ soit en même temps prêtre et victime, victime non seulement en son corps par la douleur physique et la mort, mais victime en son cœur et son âme, par la douleur morale et spirituelle, et par une douleur proportionnée à son immense amour.

L'holocauste parfait demande que toute la victime soit consumée, comme réparation du péché, en l'honneur de Dieu.

Nous disons souvent qu'il y a trois apostolats : par la doctrine, par la prière, par la souffrance ou l'immolation; ce dernier est le plus profond et le plus fructueux, il féconde les autres. Aussi Jésus a-t-il sauvé les âmes plus par son amour sur la croix que par ses sermons; et ses paroles les plus hautes sont celles qu'il a prononcées en mourant.

Il convenait que le Rédempteur parfait accomplît sa mission de la façon la plus parfaite, par le sacrifice le plus héroïque, offert par le plus grand amour de Dieu et des âmes.

Il résulte de là que Jésus, non seulement a mérité, mais a mérité de la manière la plus parfaite, l'exaltation de son nom. Par le plus grand mérite il a obtenu ce à quoi il avait déjà droit, à titre d'héritage, par sa filiation divine. Ce qui peut être mérité, il vaut mieux l'avoir ainsi, que de l'avoir sans aucun mérite (III[a], q. 19, a. 3); et il convient de l'obtenir par le mérite le plus parfait, ou par le fruit du plus grand zèle.

Enfin il est clair que Jésus, pendant sa vie terrestre, n'a pu avoir la plénitude de grâce et de charité, d'amour de Dieu et des âmes, sans souffrir *très profondément* du péché. On ne conçoit pas en lui, à la vue du péché, une douleur morale qui reste superficielle et quelconque, comme en nous; on ne conçoit en lui qu'une douleur morale proportionnée à son amour pour Dieu que le péché offense, et à son amour pour les âmes que le péché ravage et fait mourir. En la sainte âme de Jésus, la douleur qu'il éprouvait, à la vue des péchés qu'il avait pris sur lui, ne pouvait être que très intense comme son amour.

Sans doute le moindre de ses actes d'amour suffisait déjà pleinement à nous racheter, parce qu'il procédait de sa personnalité divine et de sa plénitude de charité; mais cette plénitude de charité ne pouvait elle-même exister, sans une très profonde douleur à la vue de la concupiscence de la chair et des yeux, à la vue de l'orgueil de la vie qui est la cause de tous les désordres qui désolent l'humanité. Le Christ était encore *viator et comprehensor;* tout en ayant la vision béatifique, son âme, unie à un corps mortel, était encore en voyage vers l'éternité, et, dans le temps, elle a souffert du péché, autant que celui-ci peut faire souffrir.

Saint Thomas dit même : « La douleur morale du Sauveur a dépassé celle de tous les cœurs les plus contrits, parce qu'elle provenait d'une plus grande sagesse, d'une plus grande charité que la leur, et parce qu'elle avait pour cause, non pas seulement tel ou tel péché dont nous pouvons nous repentir, mais tous les péchés de l'humanité [10]. »

Comme le dit Isaïe, LIII, 4 : « Véritablement c'étaient

10. III[a], q. 46, a. 6, ad 4.

nos maladies spirituelles qu'il portait, et nos douleurs dont il était chargé... Il a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos iniquités. Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. »

Enfin il faut se rappeler que la sainteté la plus haute provoque chez les hommes mal disposés, non pas l'admiration ni l'indifférence, mais la haine et la persécution acharnée. L'Évangile de saint Jean, III, 19, nous dit : « *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière*, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal, hait la lumière, de peur que ses œuvres ne soient blâmées. » Aussi Jésus a-t-il pu dire des pharisiens : « Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils seraient sans péché; *mais maintenant ils ont vu et ils me haïssent moi et mon Père* » (Jean, XV, 24).

Le vieillard Siméon avait déjà dit de l'Enfant Jésus : « Cet Enfant est au monde pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être *un signe en butte à la contradiction*; vous-même, un glaive transpercera votre âme; et ainsi seront révélées les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre » (Luc, II, 34).

Ainsi tout converge vers la Passion de Jésus et le crucifiement. Sans doute le moindre de ses actes d'amour aurait suffi et pleinement à racheter tous les hommes. Mais nous avions besoin de la plus grande preuve d'amour généreux et absolument désintéressé; or la plus grande preuve de l'amour est le sacrifice parfait.

D'autre part, pour Jésus lui-même, il convenait hautment que, Rédempteur parfait, il accomplît sa mission de la façon la plus sublime, par le plus parfait holocauste, en nous donnant l'exemple des plus hautes et des plus difficiles vertus. Il convenait que tout homme

accablé puisse se dire : « Mon Sauveur, qui était l'innocence même, a souffert encore beaucoup plus que moi, par amour pour moi. » Vers ce sommet convergent toutes les vérités religieuses et toutes les vertus.

Mais le mal lui-même vient donner son témoignage à sa façon; car devant la plus haute sainteté il réagit, non pas par l'indifférence, mais par la haine et la persécution; ce qui demande de la sainteté le plus grand des sacrifices, et par là en même temps la plus grande preuve d'amour.

Mais ce clair-obscur du Calvaire doit être considéré non seulement par rapport à nous et par rapport au Sauveur, mais aussi du côté de Dieu le Père; c'est ce qui révèle, nous le verrons dans un prochain article, les plus hautes harmonies de la douloureuse Passion, de la prédestination du Christ et de celle des saints.

Rome, Angelico.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

Aimer Dieu

Le premier geste de charité dont l'actualité s'impose et en même temps la plus forte tentation contre l'amour concernent Dieu. Le premier commandement est à la fois le plus nécessaire et le plus menacé : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* »

Que ce ne soit pas un simple conseil donné par le Créateur, mais bien un précepte impératif, d'une importance capitale, une scène de l'Évangile nous le prouve. Je ne sais ce que nous aurions répondu au docteur de la Loi, en quête de connaître le plus grand commandement et précisant, au dire de saint Luc : « Que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » Peut-être que l'essentiel nous eût alors échappé et, cédant à des préoccupations d'ordre social, nos recommandations se seraient faites tout de suite pratiques, concrètes, à « rendement immédiat », si l'on peut dire.

Jésus, d'un seul mot, dégage de tout le relatif humain, si noble soit-il, cette âme de bonne volonté éprise d'absolu. « Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur, dit-il, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toute ta force. »

Aimer Dieu, et l'aimer à ce point : voilà le précepte. Je dis bien : à ce point, car l'attitude ainsi définie par le Sauveur ne souffre pas la médiocrité. Celui qui veut pos-

séder la vie éternelle, c'est-à-dire le chrétien baptisé, en route vers la pleine réussite de sa destinée, le chrétien normal, le chrétien « dans la paroisse », celui-là se trouve d'emblée contraint à une qualité d'amour singulière : ne rien aimer plus que Dieu, ou contre Dieu, ou même autant que Dieu. Autrement dit, on ne peut aimer Dieu qu'en l'aimant sans mesure. Sinon, parlez seulement de rendre un culte au Créateur, de le vénérer avec crainte, de le servir pour mériter sa bienveillance. Mais si vous prononcez ce mot : *amour*, si Dieu veut que de vous à lui se noue, comme entre deux êtres, un sentiment humain, riche, grave, dévorant, si Dieu veut qu'une intimité se crée, et que la réalité la plus belle et la plus rare au monde : un *don du cœur*, ne lui soit pas refusée, — alors, n'imaginez plus de restrictions, ne croyez pas qu'on puisse ramener à des proportions soi-disant « raisonnables » (c'est-à-dire non contraignantes et affreusement mesquines) cette poussée de vie surabondante, n'assignez pas de limites à cette source qui ne peut jaillir que jusqu'à la vie éternelle. Dieu a dit une chose terrible, Dieu a dévoilé aux hommes un idéal magnanime, Dieu a condamné ses enfants fragiles aux tourments de l'absolu, quand il s'est offert lui-même à eux, en disant : « *Tu aimeras.* »

*
* *

Ce qu'il nous proposait ainsi, c'était la vie chrétienne, à la fois rude et magnifique : une anticipation de la vie du ciel, le commencement ici-bas de l'existence transfigurée qui fait entrer les élus en possession du Dieu-Trinité, autrement dit notre bonheur. Et cela malgré les étroitesses de notre condition humaine, malgré les séductions immenses des faux dieux, malgré l'instabilité de

notre pauvre cœur, en dépit des ténèbres où nos yeux cherchent toujours la vérité, et de ces ténèbres plus opaques encore qui, de siècle en siècle, tombent sur la terre, quand les peuples s'entretuent, et que, de part et d'autre des lignes fortifiées, des croyants sincères, qui se refusent à accaparer Dieu, sont tentés jusqu'au désespoir de ne plus croire en son existence.

Ah! oui, Jésus savait bien qu'à l'homme avide de l'éternité un seul commandement suffisait, d'où tous les autres tireraient leur lumière et leur nécessité : de tout toi-même tu aimeras ton Dieu.

Ajoutez à cela que la tentation n'est pas seulement négative. Il n'y a pas que la haine qui dit non à Dieu. Il y a aussi l'amour, d'autres amours. Dans l'âme du plus passionné des saints, certains conflits subsistent, et dans celle du plus loyal et du plus tenace des humbles fidèles que nous sommes, même une fois reconnu et adoré le Primat du Seigneur, de pauvres luttes ressuscitent sans cesse. Il est souvent douloureux, non pas d'aimer contre Dieu, mais de ne pas pouvoir, de ne pas devoir aimer d'un amour que Dieu ne bénit pas. Qu'elle doit être forte, alors, la pression de l'amour divin sur un cœur, pour que celle d'une passion torturante ne brise pas, en une minute, les certitudes peut-être chèrement acquises de toute une vie!

Dans cet être en proie à l'amour de Dieu et à l'amour de ce qui n'est Dieu qu'imparfaitement, chacun reconnaît sa propre histoire. Inutile de la détailler davantage. Mieux vaut préciser maintenant *comment Dieu nous apprend à le bien aimer*. Car il n'est point dans les usages divins d'édicter de sévères prescriptions, sans mettre en même temps à la portée de notre main de quoi nous hausser jusqu'à l'idéal entrevu.

*
* *

« Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, dit l'apôtre saint Jean, c'est Dieu qui nous a aimés le premier. » Cet amour ainsi exigé, et dont la qualité nous paraissait tout à l'heure difficile, est simplement une réponse. Le Dieu qu'il faut chérir, quand il voulut se nommer au terme des révélations successives qu'il accorda à Israël [1], ne put se dévoiler et charger les Apôtres de la Bonne Nouvelle qu'en s'incarnant sous les traits à jamais séduisants de Jésus-Christ, et qu'en trouvant dans le mot « *Charité* » l'équivalent de sa richesse infinie. Et l'Évangéliste de Patmos répéta jusqu'à sa dernière heure l'incroyable message : l'amour est de Dieu, l'amour vient de Dieu, Dieu est Amour.

Saint Paul précisera mieux encore : « L'amour que Dieu a pour lui se répand dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » Autrement dit : *Dieu s'aime en nous.* Mots décisifs, car voilà libérée l'âme des croyants. Ne trouviez-vous pas tout à l'heure quelque peu irréelle, inhumaine, cette charité de commande? L'amour humain, puissant, spontané, ne peut pas, lui, naître au terme de raisonnements et ne dépend pas d'un impératif catégorique. L'amour du chrétien pour son Créateur et pour son Sauveur est-il donc réclamé sans qu'il jaillisse du plus intime de l'être? Non, si Dieu dit : Tu aimeras, l'amour ainsi imposé n'est pas un geste sans âme, un acte servile d'obéissance, il est vraiment l'amour, car, à la porte du cœur ainsi provoqué, Dieu se tient, et sa Charité envahit l'être qui consent.

Dès lors, il devient moins difficile d'aimer le Seigneur,

1. Et dont nous avons essayé de marquer succinctement les étapes dans *Un Dieu qui parle* (Bloud et Gay).

l'unique Seigneur, avec tout son esprit, toute sa force, et l'absolu ne semble plus hors de notre atteinte. Pour y tendre, il suffit de garder en soi cette Présence de Grâce, de garder Dieu, pour que Dieu s'aimant en nous nous apprenne ainsi à l'aimer. De le garder, par les mérites quotidiens dus à nos efforts, à nos petits sacrifices, à nos prières, à nos actes concrets de charité vis-à-vis de ce prochain, inséparable de Dieu, dont récemment nous parlions ici même [2]. A la mesure de cette pratique du christianisme, notre amour grandira.

*
* *

Ajoutons que ce serait compliquer notre effort que de se livrer, comme certains le tentent, à des calculs plus ou moins approximatifs, et au total à la fois débilitants et faux, pour saisir en quelle mesure nous aimons Dieu et en quelle autre mesure nous demeurons attachés — et attachés par des liens trop humains — à ceux que nous aimons légitimement. Dieu merci, nous n'avons pas à tenir une telle comptabilité. Il nous est seulement demandé d'accroître inlassablement notre charité, et *par le fait même* (sans qu'il soit donc nécessaire d'en prendre une exacte conscience), nous aimerons avec un cœur où Dieu habite. Tout est là. Sans qu'il le sache bien, et alors même qu'il ne sait trop comment concilier ces deux amours, l'époux chrétien aime son épouse à cause de Dieu, parce que son cœur aussi est baptisé, et que peu à peu son amour, tout son amour, devient Charité.

Certes, de graves problèmes subsistent. Il n'est pas aisé d'aimer toujours le Seigneur, d'adhérer toujours au

2. Cf. *La Vie Spirituelle* de décembre 1939.

plan divin sur notre vie, ni à celui de la Providence sur le monde. C'est une bien grande souffrance pour le croyant que cette énigme au sein même de son élan. En ces heures de guerre, de difficile acceptation, on me dira qu'à vos questions, dix réponses apologétiques, dix explications peuvent être données. Mais pour lever vraiment le scandale, seul l'amour est efficace.

Chrétiens d'aujourd'hui, la Charité nous fait aimer Dieu au-delà même de ce que la Foi nous en découvre, jusque dans le mystère de sa vie inaccessible. Maintenant que l'énigme est particulièrement pesante, ayons assez d'amour pour que notre Charité rejoigne Dieu et s'abandonne à lui, avec confiance, jusque dans le mystère de sa Sagesse insondable. Aussi n'aurons-nous pas d'autre prière que celle du prêtre quand il va communier, et qui, penché sur son calice, confie à la Miséricorde cette journée où tant de périls vont menacer sa Charité, et dit : « Seigneur, faites que je ne sois jamais séparé de vous! »

A.-M. Carré, O. P.

Le combat de sainte Jehanne

MESSIEURS [1],

Tout ce qui émane de Jésus a une saveur commune, répand un parfum identique. Lorsque la grâce a rendu un homme sensible au parfum qui, seul, doit le charmer ici-bas : la bonne odeur du Christ, cet homme se met à relever partout les traces du Christ. A celui qui vit pour Lui, tout parle de Lui; chaque créature révèle l'intense et totale séduction de Dieu. C'est alors que l'homme commence à s'étonner chaque jour davantage des richesses incompréhensibles de son Christ, qu'il considère avec une particulière attention la vie des saints du Christ, et que, dans ces humanités déconcertantes, poèmes vivants écrits par la main même de Dieu, il recherche ce qu'est vraiment l'Esprit de Dieu.

Devant proposer à vos réflexions la vie de sainte Jeanne d'Arc, je me suis demandé ce qu'était en elle l'Esprit de Dieu. Sans hésiter, je réponds : Il est force. Mais n'est-il pas paradoxal, n'est-il pas faux de compter

1. Au cours d'une permission, je retrouve ce texte, écrit avant la guerre. Les loisirs me manquent pour lui donner la forme, qui serait plus adaptée à la revue, d'un exposé narratif et didactique. Après quatre mois de guerre, l'*allegro* continu qui rythme la marche de ce sermon me gêne. Le poids des vies humaines, en particulier, pèse si lourdement sur l'âme d'un chef, à la guerre, que le seul sentiment qui, d'emblée, lui devient naturel est celui d'une poignante et silencieuse gravité. Le chef vit seul et meurt seul. Cette réserve faite, tout mon texte me semble vrai et juste. Je laisse à chacun d'en mesurer l'actualité, suivant des coordonnées qui lui sont personnelles. — P. D.

la force dans le patrimoine spirituel de Jésus de Nazareth ? A cela on pourrait d'abord répondre par un argument de convenance. L'affinité profonde, sympathisante, de la grâce de Jésus avec ce qui est vénérable, ce qui est aimable, l'attire comme d'instinct vers ce qui fait la joie des hommes ici-bas. Or rien n'est séduisant, rien n'est beau comme la force; on l'aime sans doute dans la mesure où l'on en manque soi-même davantage. Il y a plus : la théologie catholique, gardienne authentique de l'esprit de l'Évangile, aussi éloignée du paganisme nietzschéen qu'elle l'est d'un sentimentalisme soi-disant évangélique, a fait de la force une vertu cardinale. Saint Thomas lui consacre un de ses traités les plus lucides, où l'on sent palpiter à chaque ligne ce qu'un maître appelait naguère « son enthousiasme passionné pour la splendide nature humaine ».

Mais, beaucoup plus qu'un exposé d'école, c'est la vie d'une sainte qui nous apprendra ce soir ce qu'est la force chrétienne. Jeanne d'Arc est la fille au grand cœur à laquelle les anges de Dieu sont venus donner ce mot d'ordre : « Hardiment ! » Elle a été créée pour ne rien craindre. Mon dessein est de vous la montrer, toujours également forte, à Orléans, dans les dangers qu'elle affronte; à Rouen, dans les souffrances qu'elle endure.

I

La guerre est une chose horrible; mais, parce que les dangers qu'il y court mettent l'homme devant la plus grande difficulté qu'il trouve dans la vie, la mort, elle veut, pour la conduire, des forts. Un homme aux idées nettes, aux ordres indiscutables, qui joint à la valeur professionnelle un prestige physique, sans lequel il manquera toujours à l'ascendant moral son achèvement et

comme sa séduction, un homme qui sait ce qu'il veut, et qui le fait, tel est, pour nous, le chef. Est-il besoin, messieurs, de vous faire remarquer que rien, selon les lois ordinaires de la prudence humaine, ni l'âge de notre sainte, ni son éducation paysanne, ni son sexe, ne semblaient la désigner pour occuper la place d'un tel chef à la tête des armées du Roi de Bourges ? Or elle exerce pendant un an ce commandement avec une énergie si souveraine qu'elle force encore aujourd'hui l'admiration des hommes du métier, qui ne savent ce qu'il convient d'admirer le plus en elle, de son génial coup d'œil, de sa folle bravoure au combat, ou de sa maîtrise des hommes. « Je suis chef de guerre. » Que les athées essaient d'expliquer ce miracle comme ils veulent. Pour nous, remercions Dieu d'abord qui, selon les lois ordinaires de sa politique, fait, une fois de plus, tout de rien, d'une bergère une héroïne, d'une faible une forte, que dis-je ? une forte ?.... une invincible.

Et d'abord, Jeanne commande parce qu'elle sait. D'autres que cette femme jugeaient la situation désespérée : à trente lieues de la résidence du roi, une des places principales de la Loire est bloquée depuis plusieurs mois par un ennemi fort, bien ravitaillé, enhardi par ses succès continuels. Dégager la ville, lorsqu'on n'a pour tenter l'opération qu'une troupe d'hommes indisciplinés, mal payés, et qui depuis longtemps vont à chaque bataille comme à une nouvelle défaite, semble une folle témérité. Telle est cependant la tâche qui incombe à Jeanne : cette tâche ne lui a pas été imposée. Elle a eu la fierté de l'oser réclamer. « Je suis née pour cela. » On lui donne une bataille perdue, elle affirme qu'elle la gagnera. Au roi qui s'étonne, aux gens d'Église qui hésitent, elle ne sait que répéter, avec une assurance qui a raison de tous les sourires et de tous les mépris : « Menez-moi à Orléans. » Du chef, Jeanne a la première,

l'essentielle qualité : connaissant sa valeur, elle sollicite les responsabilités.

La guerre n'est pour personne cette pourvoyeuse de puissantes et solennelles sensations que rêvent certains intellectuels qui ne l'ont jamais faite, ou qui en sont depuis trop longtemps revenus. Elle ne l'est pour personne, et pour celui qui a la lourde responsabilité d'y faire tuer des hommes, moins que pour tout autre. La guerre se fait dans la peur, et c'est la redoutable grandeur du chef que dans la peur il doit penser.

Le combat s'engage. Là où les autres ne voient rien, Jeanne voit tout. Elle ne perd pas des yeux son ennemi, elle lit ses projets dans ses démarches, elle scrute son moral, elle repère ses canons. Là où les autres ne cherchent que la sécurité de leur vie dans l'atmosphère affreuse du combat, elle commande; et, quand il le faut, où il le faut, son ordre arrive, qui, selon le moment, lui permet de concentrer rapidement ses troupes, de frapper fort, de frapper vite, de frapper aux points vitaux, de refuser la bataille en dépit des apparences heureuses, et de l'offrir quand tout semble désespéré; bref, son ordre arrive toujours, qui commande l'issue incertaine de la bataille. Ses compagnons d'armes ont témoigné, après sa mort, qu'elle se montrait « entendue à l'ordonnance d'une armée, à la préparation d'une bataille, parce qu'elle était personne de féconde, de profonde méditation ». A Orléans, « tout est miracle, mais aussi tout est initiative intelligente, présence d'esprit, coup d'œil » (Hanotaux). « Je suis chef de guerre. »

Jeanne commande; bien plus, elle entraîne. En ce temps de combats à l'arme blanche (où la guerre n'était pas encore devenue une guerre de sergents), de l'attitude du chef lui-même, face à l'ennemi, à la tête de sa troupe, dépendait souvent l'issue de la bataille. Qu'on

aimerait, messieurs, à surprendre chez Jeanne l'émoi instinctif de la sensibilité, la contraction, dans un recul intérieur, de son être qui se sent trop faible pour cette tâche trop forte! « Seigneur, je ne saurais ni chevaucher ni conduire des hommes d'armes. » Car enfin, Jeanne est femme, elle pleure le sang français, la paix est son vœu premier, et quand tout à l'heure les Anglais auront été, sur son ordre, mis en pièces, elle ira visiter ceux qu'ils ont laissés agonisants sur le chemin de leur fuite, et, dans ses bras de femme, elle ira soutenir leurs têtes accablées. Mais, plus fort que sa pitié, le devoir est là, commandé par Dieu : bouter les Anglais hors de France, et, pour accomplir ce devoir, Jeanne sent dans son cœur une force, une bravoure, une audace invincibles; elle est prête à vaincre tout obstacle.

Trois fois, Jeanne somme les Anglais d'évacuer la ville; trois fois ils refusent. Ils l'appellent « ribaude », ils emprisonnent ses hérauts; seule, sur les remparts, elle va les réclamer. Ils lui répondent par des injures et prétendent qu'un jour viendra où ils la feront brûler, ce dont elle a, dès maintenant, l'horreur. Elle regarde alors en face Talbot, Bedford, Glasdall; elle en rit, elle les défie. « Dans cinq jours le siège sera levé, et il ne restera pas un seul Anglais dans la ville. Je vous écris ces choses pour la troisième et dernière fois; dorénavant, je ne vous écrirai plus. » C'est alors que Jeanne prit la résolution suprême. Ils ne reconnaissent pas le droit; ils céderont à la force. Ils ne veulent pas partir, Jeanne ira. Un moment vient, en effet, où il n'est plus temps de reprendre conseil, d'évaluer les chances de réussite, d'offrir la paix. Il n'y a plus que de la force à fournir. Moment unique et privilégié de la passion, qui fait corps avec la volonté, où l'homme trouve dans l'exaspération de sa sensibilité le meilleur de son élan et de sa force. Impulsion, désordre, absence de modération, désir, con-

voitise, colère, rage, ardeur, la passion est une force. Il faut agir. Il faut passer. *Furor fortibus.*

C'est le cœur en fête, dans l'ivresse et la joie, que Jeanne part à l'attaque des trois bastilles anglaises qui tiennent la Loire : dans l'ordre en venant de Blois, Saint-Loup, les Augustins, les Tourelles.

Dans la nuit du 4 au 5 mai, Jeanne, épuisée par la fatigue des journées précédentes, s'était endormie. Réveillée par ses voix, elle comprend que les Français, sans son ordre, ont engagé la bataille. En hâte, elle fait seller son cheval, saisit par la fenêtre l'étendard que lui présente son page et part ventre à terre sur la porte de Bourgogne. Elle arrive à temps pour rallier les Français qui fuient, les ramène au rempart, les lance à l'assaut, enlève Saint-Loup.

Le 6, aux Augustins, les Français sont repoussés, ils reculent en désordre. Seule, Jeanne échappe à la panique universelle; avec un petit nombre d'hommes, elle tient tête à l'adversaire et, par sa crâne attitude, le terrifie en attendant qu'elle ait rallié les Français. Sous les coups, elle demeure héroïque; renversée de son cheval, assommée par sa chute, elle se relève et reparaît fièrement dans la mêlée; frappée, elle arrache elle-même le trait de sa blessure, se fait panser à la hâte et revient au combat, plus folle, plus intrépide que jamais. Elle enlève les Augustins, y met le feu.

Restaient les Tourelles; le 6, elle décide l'attaque pour le lendemain soir; l'heure venue de se porter à la bastille, quelle n'est pas sa colère de trouver la porte de la ville fermée, la herse levée et un homme d'armes lui répétant la consigne : « Nul ne doit aujourd'hui sortir d'Orléans. » Elle ne perd pas de temps à discuter. « Que vous le vouliez ou non, les gens de guerre sortiront et gagneront comme ils ont gagné. Je ferai ce que j'ai dit. » L'attaque est poussée vigoureusement; une flèche

la traverse au cou; elle revient, rallie de nouveau les Français qui ont fui, les envoie à l'assaut, et bientôt retentit le cri de triomphe : « Dedans, mes enfants, en nom Dieu, ils sont nôtres ! » Les Tourelles enlevées, Jeanne avait tenu sa promesse : Orléans était définitivement dégagée. « Je suis chef de guerre. »

***

Et maintenant, messieurs, laissons parler notre cœur. Regardons Jeanne. Tant de fois, dans les tristesses et dans les banalités de cette vie, nous avons repris courage à cette vision où elle nous apparaissait dans le rayonnement merveilleux de son prestige, la splendeur, l'épanouissement de sa force guerrière. Jeanne, c'est toute la courtoisie et toute la grâce de la France. Elle est dans la belle saison de la vie : dix-huit ans; et à dix-huit ans, elle a réussi là où tous avaient échoué. La victoire a encore grandi son assurance, et maintenant elle est magnifique d'entrain, de joie, cette opulence des forts. Elle est, nous dit-on, de belle et agréable conversation, et, comme son urbanité de jeune fille française s'accommoderait mal du silence, au bivouac, dans la bataille même, elle éclate en mots joyeux. Elle aime tout ce qui fait la passion des hommes qu'elle commande : les armes, les chevaux, les oriflammes. Avec des gens à elle, qui portent ses armes, elle a formé une compagnie d'assaut. « Je disais à mes gens : entrez hardiment dans les Anglais, et j'y entrais moi-même. » Quoi d'étonnant à ce qu'elle exerce sur ses hommes une extraordinaire séduction ? Sans doute, Jeanne est leur chef. L'obéissance ne se commande pas, elle s'impose. Depuis Orléans, Jeanne est la victoire. Mais Jeanne est bien plus que la victoire : elle est la jeunesse, elle est la femme, elle est la pureté.

L'élan, d'ordinaire, se décuple dans un cœur d'homme

et le lâche sent en lui de l'héroïsme à la pensée qu'une femme pense à lui à l'heure du combat. Mais quand cette femme, c'est Jeanne, qu'elle apparaît, radieuse, à la troupe qu'elle va conduire à la victoire et qu'elle lance dans l'air, avec cette pointe d'ironie exquise et de coquetterie que la jeune fille n'oublie guère, ce cri charmant : « Qui m'aime, me suive! » alors, tous, vieux capitaines qui ont retrouvé avec elle le chemin de la victoire, jeunes hommes surtout qu'elle a arrachés à leur ennui, leurs châteaux et leurs femmes, et à qui elle a donné ce que leur cœur lassé n'osait plus espérer qu'en secret : des chevauchées, la gloire, une vie ardente et pathétique, le risque de la mort, tous, chevaliers de France, composent en beauté leur visage, redressent leur stature, cherchent de l'éperon le poil de leur cheval; ils partent, entraînés dans un tourbillon de gloire, pour la plus folle des guerres et le plus enivrant des combats : le combat de poursuite dans une guerre de cavalerie.

Ils partent... et Jeanne à leur tête va rendre la Loire à son roi. Dans un délirant galop de charge, elle connaît l'exquise sensation d'être soulevée, la confiance en soi sans limite, l'activité vitale tendue à son paroxysme, et, par-dessus tout, l'exaltation de se savoir superbement grandie et forte. « Je suis chef de guerre, je suis chef de guerre. »

II

Ce n'est pas à Orléans, ce n'est pas à Patay, ce n'est pas à Reims, que l'héroïsme de Jeanne monte à son sommet : c'est à Rouen. Des romanciers modernes ont voulu expliquer la carrière miraculeuse de Jeanne par d'extraordinaires prédispositions de tempérament. A les croire, dans les veines de cette fille robuste coulait un sang trop généreux, et c'est naturellement que sa force

devait s'épanouir en bravoure et en génialité combative. Jeanne n'est plus, dans leurs œuvres, qu'une géniale athlète. Peut-être, messieurs, serait-il difficile de soustraire la vie de Jeanne à cette tentative naturaliste, si sa carrière s'arrêtait à Reims. Mais, là où abondent les souffrances et la mort, nous avons appris à bénir la force authentique et l'esprit même du Christ; et c'est bien à Rouen, dans sa prison, au tribunal de Cauchon, sur la place du Vieux-Marché, que Jeanne manifeste, par sa patience, sa constance, sa fermeté, son martyre, une force qui nous touche plus profondément encore que sa force guerrière.

Tenir demande, au fond, plus de force qu'attaquer; et les âmes vraiment fortes se reconnaissent encore plus à la manière dont elles endurent la souffrance qu'à celle dont elles affrontent les dangers. Or Jeanne sait souffrir, elle sait mourir, et, ce qui est le signe suprême de la force, elle ne fléchit pas.

A Rouen, Jeanne est seule, sa troupe brillante a été dispersée; son prince s'en est retourné à ses plaisirs; ses amis l'ont abandonnée. Elle n'a pas un homme pour la conseiller, pas un avocat pour la défendre. Quand un assistant au tribunal, homme droit, conquis par son accent de sincérité et la justesse de ses réponses, esquisse un geste en sa faveur, on l'interrompt avec colère, on lui fait comprendre que la Seine n'est pas loin, on le bannit. Au cours de ces audiences, parce que la fière attitude de Jeanne a arraché les applaudissements du peuple massé dans le prétoire, on décide que désormais les interrogatoires se feront à huis clos.

Jésus lui restait. Que de fois, depuis sa captivité, n'avait-elle pas reçu, avec une indicible émotion, le pain des forts? Elle sentait si bien que c'était là désormais son seul appui : le Christ. C'était pour Lui qu'elle avait déjà passé de longs mois entre les murs humides d'un

cachot; pour Lui qu'elle avait accepté cet isolement, ces souffrances; pour Lui aussi que, sans doute, elle mourrait. On la prive de la communion, source de vaillance; et quand, aux matins de fête, à Noël 1430, à Pâques 1431, les cloches innombrables de la ville sonnent, Jeanne reste seule, écartée de la Table sainte, comme si l'on espérait rompre les liens qui l'attachent au ciel. Dans le trajet qui sépare le prétoire de son cachot, il lui reste la consolation de s'agenouiller devant la porte d'un oratoire, où l'on conserve la sainte réserve du Corps du Christ. C'est encore trop. Ordre est donné au sergent qui l'accompagne de ne plus laisser cette fille, cette excommuniée, profaner, ne serait-ce que par un regard muet et désolé, une oraison fervente, le Corps du Sauveur, encore trop mal protégé de son atteinte par un mur de pierre.

Jeanne est bien seule; et c'est seule qu'elle va subir un assaut mille fois plus difficile à soutenir que le choc des bataillons anglais. L'ennemi qui l'accable est autrement perfide et, à le combattre, à défendre contre lui, pied à pied, son honneur de femme, son passé, son roi, sa foi, Jeanne la bergère, qui ne sait ni a, ni b, qui n'a pour toute créance que le *Pater* qu'elle apprit sur les genoux de sa mère, est encore bien moins préparée qu'à bouter l'Anglais hors de France.

Tous ses juges sont là — prêts à la condamner — et, comme la plupart appartiennent à l'Église, je prévois, messieurs, votre difficulté La force que Jeanne va manifester en leur tenant tête, mérite-t-elle vraiment le nom de vertu ? Depuis quand une femme s'honore-t-elle en mettant toute son énergie à se révolter contre l'Église ? Nul d'ordinaire n'est plus ferme dans sa conduite, plus opiniâtre dans ses récriminations, plus convaincu dans ses opinions qu'un hérétique; et, cependant, la force qu'il emploie à résister à l'Église, nous l'appelons rébel-

lion, trahison, orgueil, audace folle et inutile. Ou Jeanne était dans son droit et il n'y avait alors pour elle qu'un moyen de faire la volonté de Dieu : soutenir son opinion contre la sentence de ses juges; ou Jeanne était dans son tort, et sa témérité, son audace, sont celles d'une révoltée. L'Église a depuis longtemps répondu : elle a mis Jeanne sur ses autels. Mais alors, si Jeanne était dans son droit, que penser des juges qui l'ont condamnée ? A ce spectacle de prêtres, qui réprouvent la vie et l'action de Jeanne, à la pensée que l'Église a trempé dans ce crime, je sens gémir votre fierté chrétienne et pleurer en moi toutes les douleurs et les humiliations de cette Église à laquelle j'ai donné ma vie. L'Église a condamné Jeanne. Ah! ne redites jamais ce blasphème. L'Église n'est jamais là où il y a du mensonge, du crime, de l'infamie; mais l'Église connaît des heures où il semble que son Christ l'abandonne à la misère des hommes qui ont charge de le continuer ici-bas. L'Église est humaine et parce qu'elle est humaine, elle est marquée au coin d'une incurable déficience. L'Église est l'héritière authentique de ce royaume de Dieu, où l'infinie grandeur et l'infinie bassesse, l'héroïsme et la veulerie doivent rester confondus et souvent hostiles. L'Église a des fils infidèles, des prêtres apostats, des évêques félons. En 1431, les docteurs en Israël ont prétendu, une fois de plus, tout savoir, en fait de religion; ils n'ont pas voulu observer les événements avec attention et bienveillance; et, parce qu'ils ont pris parti à l'avance, au gré de leurs convoitises et de leurs intérêts politiques, ils ne sont plus capables, le moment venu, d'interpréter, comme il le faut, les signes du temps. Une fois de plus, ils tueront l'élu de Dieu et lui feront expier le crime impardonnable de parler clair et de regarder droit. La vraie raison de leur sentence est celle qui n'est écrite nulle part, à savoir que cette femme, en prennant parti pour la cause

qu'ils ont quittée, qu'ils ont trahie, les a jugés; et, parce qu'elle les a jugés, à leur tour, ils la jugent, ils la tuent; mais pendant sept mois, Jeanne va faire face.

Au tribunal de Cauchon, les docteurs se flattent d'égarer la prévenue, de la convaincre de superstition et d'hérésie, de l'amener à accuser ses voix, à déserter la cause de son roi et de son pays, à promettre la fortune aux Anglais. Ils embrouillent les débats, ils prolongent et ils multiplient les séances, ils poussent Jeanne, ils la harcèlent, ils la traquent, persuadés qu'à bout de patience elle s'abandonnera à elle-même. Peine perdue ! Jeanne les domine, elle les conduit, elle leur fait baisser la tête. Éclairée par les longues méditations de sa captivité, réconfortée par ses voix, elle a pour elle l'intuition pénétrante de son âge et de son génie; bien plus, elle possède la tranquille, la merveilleuse assurance de la créature qui a fait l'expérience de la bonté de Dieu sur elle, et l'incontestable supériorité que manifestent, d'ordinaire, ceux qui ont conduit des hommes, quand ils s'affrontent à ceux qui ont lu des livres. Hésitants, conduits pour la plupart par l'autorité anglaise, qui les manœuvre entre les séances, vénaux et timides, Jeanne ne sait que trop ce qu'il y a dans « ces gens d'Église », comme elle dit. Chaque audience devient pour elle l'occasion d'une nouvelle victoire ; elle n'a pour combattre que les seules armes qu'on lui ait laissées : sa physionomie rayonnante, sa simplicité pleine de charme, ses reparties audacieuses, ses silences méprisants, sa parole loyale, tranchante, assurée. Quand l'évêque Cauchon, l'âme damnée du procès, l'assure qu'il n'agit en tout cela que par zèle pour notre sainte foi, qu'il n'a pour elle qu'une sollicitude de bon et véritable pasteur, d'un mot, elle le démasque, elle le cravache, elle le fait taire. « Vous êtes, lui dit-elle, mon ennemi capital. »

On voudrait l'obliger à avouer qu'elle s'affranchit de

l'autorité de l'Église : effort inutile. La jeune fille affirme en termes énergiques la pureté de sa croyance, sa soumission au Pape, au Concile général, son désir des sacrements, son amour de Dieu et des saints. Malgré les subtilités dialectiques et raffinées de ces docteurs misérables, elle s'acharne, elle s'épuise à distinguer l'Église qu'elle aime, dont elle se proclame la fille soumise, et le tribunal ecclésiastique qui prétend la juger. On voudrait plus encore, qu'elle niât ses voix, qu'elle trahît son roi et son pays, qu'elle cessât de prédire la défaite des Anglais; mais, sur tous ces terrains, Jeanne reste inflexible, elle soutient imperturbablement le caractère surnaturel de son entreprise et la réalité de sa vision. Plus on la presse, plus elle s'exprime sur un ton absolu : « Si je voyais le feu allumé, les bourrées flamber, le bourreau prêt de bouter le feu, et si j'étais dedans le feu, je n'en dirais autre chose et je soutiendrais ce que j'ai dit au procès jusqu'à la mort [2]. »

La mort... Pas avant de souffrir. Dans la prison, elle court le danger de perdre son innocence. On lui pose des questions honteuses; la pudibonderie britannique, qui se scandalise de lui voir porter des vêtements d'homme, n'hésite pas à troubler son imagination en remplissant son oreille de propos ignobles. Bien plus, un grand seigneur anglais pénètre de nuit dans son cachot et tente auprès d'elle une inqualifiable démarche, Jeanne se défend; par sa candeur, elle dissipe les soupçons injurieux; elle refuse de changer ses vêtements, sa seule sauvegarde, mais elle souffre. Pâle, en proie à une inquiétude dévorante, elle passe par d'horribles transes. Brisée par le martyre de sa prison, elle est prise de vomissements; elle est harassée par des interrogatoires qui durent de sept

2. Je suis ici de très près l'un des plus beaux panégyriques de sainte Jeanne que le P. Janvier avait écrits.

à huit heures. Travaillée de tant de demandes, elle s'écrie, sur un ton d'insupportable lassitude : « Laissez-moi, je vous ai déjà répondu, je n'en puis plus ! » La malheureuse enfant ne succombe pas; elle supplie, avec un visage baigné de larmes, ses ennemis d'épargner son innocence. Elle lutte désespérément, elle appelle à son secours les anges, les saints, le Christ, le ciel tout entier.

Le ciel ne fut pas insensible à ses larmes. En effet, la théologie nous donne la certitude que Dieu ne permet pas que l'âme fidèle défaille, à bout de ressources, quand déjà elle touche au port. Lorsque le courage, que l'homme possède d'une manière autonome et proportionnée à sa nature, a déjà donné sa mesure, alors le Saint-Esprit vient à point substituer sa force divine à notre misérable force humaine. Le don de force est l'achèvement harmonieux et nécessaire de la vertu surnaturelle de force. Jeanne en témoigne : « Pour moi, je serais morte si des révélations ne me réconfortaient chaque jour. »

Le moment vint enfin pour elle de donner sa vie pour la vérité. Le martyre, acte suprême de la force, n'est pas autre chose. « Si je disais que Dieu ne m'a pas envoyée, je me damnerais. » Quand on vint annoncer à Jeanne la sentence qui la condamnait au feu, elle remplit la prison de ses gémissements : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. »

Ses dernières paroles sont trop émouvantes pour que nous osions ajouter quoi que ce soit à leur simplicité. Déjà le bourreau la hisse sur les bûches : « Sainte Trinité, avez pitié de moi!... Vous qui êtes ici, pardonnez-moi comme je vous pardonne... » Et soudain elle lance à la face de ses juges la vérité qui l'avait fait vivre et dont elle mourait : « Non, mes voix ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu ». elle expire en prononçant

çant le nom du roi des héros, force et couronne des martyrs : Jésus.

*
* *

Ce discours comporte une conclusion, c'est que la force, vertu cardinale, a sa place marquée dans l'organisation de notre vie. Une vie comme celle de Jeanne suffirait à nous convaincre que la vie chrétienne n'est pas une idylle, mais qu'elle est bien plutôt un drame, une lutte vraiment tragique, où nous sommes engagés jusqu'à la mort.

Déjà le simple accomplissement de notre tâche d'homme devrait nous le persuader. Pour discipliner nos forces, il ne suffit pas d'un simple vouloir, il faut une peine. Le philosophe, qui a fait des conditions de l'action humaine une si pénétrante analyse, déclare qu'agir c'est peiner : « L'homme se violente, il se combat, il se fait souffrir, il se tue en agissant. » La vie, par ses exigences même, se charge de tremper les caractères, elle veut des forts.

Mais plus encore que l'effort vital, c'est la grande affaire de la vie, l'enfantement du Christ en nous, qui réclame une énergie de tous les instants. Le salut est une acceptation, c'est aussi une entreprise; c'est un présent efficace. L'amour du Christ nous presse. De là cet effort constant, ces désirs, ces chutes, ces reprises, ces remords, ces larmes, ces gémissements du pécheur en voie de guérison, du pèlerin en marche vers le ciel.

« Je ne prétends pas avoir atteint le but, ni être déjà parfait, mais je cours pour tâcher de saisir ce pourquoi j'ai été saisi moi-même par le Christ Jésus. Non, frères, je ne me crois pas arrivé; oubliant ce qui est derrière, et tendant tous mes nerfs vers ce qui est devant moi, je

cours droit au but. » Et voilà bien, messieurs, ce qu'est la force chrétienne, l'inébranlabe volonté, le courage, la joie de surmonter les difficultés présentes pour le service de Dieu.

Mais l'ascèse n'est rien d'autre qu'un élan vers la vie. A celui qui vit généreusement pour lui, le Christ daigne révéler son mystère d'une manière plus intime. Son appel se fait plus pressant, son attrait plus impérieux. Monte alors dans l'âme une véhémence de Le chercher encore, que rien ne peut calmer. A la simple vue d'un crucifix, se présente à l'esprit l'angoissante question : « Qu'ai-je fait jusqu'à ce jour pour Lui ? Que vais-je faire aujourd'hui ? Que ferai-je demain ? » Une fois de plus, c'est, en effet, l'explication dernière des choses : le Christ en croix, notre espérance unique. C'est dans un amour ardent, personnel, de son Jésus qui n'a pas fini de mourir que le chrétien puise une force invincible. Qu'importent les rigueurs de son service et les duretés de son amour ! « La force, écrit saint Augustin, est un amour qui supporte facilement toutes choses pour ce qu'il aime. » Après lui, tous les amis de Jésus en témoignent. « Je puis tout », affirme saint Paul, au plus fort de ses travaux. Un martyr, pris au hasard dans la sanglante cohorte de ses frères, le chante dans son supplice. « Je suis fort parce que j'aime par-dessus tout Jésus-Christ. » Et quand il faut demander la formule définitive, c'est encore un saint qui nous la donne. Pour le Christ « il faut être prêt à tout » (saint Thomas). Élan mystique ? Non, messieurs ! Conviction du docteur qui nous livre, après son étude, le dernier mot de sa sagesse. Il faut être prêt à tout... à la mort s'il le faut. Il arrive parfois qu'un homme généreux s'engage sur la route qui, humainement, va le conduire là : mourir. Qu'importe puisque le service héroïque de Dieu, quand il tue un homme, ne le tue que dans la joie. Une enfant de dix

neuf ans meurt, flambée vive. Qu'importe s'il n'y avait pour elle qu'un moyen d'achever son œuvre et d'obéir à Dieu : la mort ? Un homme jeune tombe, arrêté en plein élan; qu'importe, s'il paie de sa vie la joie d'avoir donné, par sa générosité même, aux hommes qu'il a marqués d'une ineffaçable empreinte, les convictions définitives qui assurent le bonheur d'une existence.

Prions Dieu, messieurs, s'il Lui plaît, d'en arriver tous là, et que chacun de nous affirme au Christ, une fois de plus, que pour Lui et avec sa grâce, il vaincra. *Amen.*

Pie Duployé, O. P.

Antoine Martel

Pour l'histoire spirituelle, le temps qui suit les grandes épreuves collectives est toujours ingrat. Les âmes risquent de se laisser étourdir ou enliser. Combien ont cédé au vertige et à la pesanteur, dans les facilités et les tourbillons de l'après-guerre ? Pourtant, il est téméraire de condamner une époque sur un regard superficiel. Là où abonde l'iniquité, dit le Seigneur, surabondera la grâce. On voudrait ici raconter un de ces miracles que la grâce a produits pendant l' « entre deux guerres », l'histoire d'une âme qui a traversé un monde veule et durci en faisant le bien, d'un témoin fidèle qui a fait rayonner le Christ parmi nous, d'un héros de la vie intérieure qui demeure pour beaucoup un modèle et un intercesseur. Nombre de bons esprits craignent pour notre pays les tentations d'après la victoire. L'exemple d'un Martel sera pour eux un réconfort. Il porte assurance que toujours se lèvent des hommes de Dieu. Et où trouver pour chacun de nous leçon plus urgente, appel plus pressant à la charité ?

Que l'on ne s'attende pas à lire ici de grands exploits, ou à découvrir de nouvelles façons de prier. La vie de Martel est unie et simple; simple est son âme, toute donnée au Christ. Un héros de la charité, certes; mais un héros aux gestes sobres, qui n'a pas laissé derrière lui d'œuvre tangible, qui n'a pas attiré l'attention des chroniqueurs. Il faut se simplifier et s'humilier à son

exemple pour pénétrer le mystère de son âme. On ne saurait parler de lui sans s'engager un peu sur sa voie.

Qui fut Martel ? Un jeune professeur. Carrière brève. Mort prématurée.

Il naît en Franche-Comté, en 1899. Élève consciencieux, il n'arrive à compter dans sa classe qu'aux alentours de la rhétorique. En 1918, il est admissible à l'École Normale. Malade, il ne peut se présenter à l'oral. Il poursuit ses études comme étudiant libre à la Sorbonne. En 1921, il est reçu premier à l'agrégation de grammaire. Par une décision en apparence inattendue, il se voue alors aux langues slaves. Il fréquente l'École des Langues Orientales, entre en 1923 à la Fondation Thiers, fait pour sa culture plusieurs voyages en Pologne et en U.R.S.S. Une fois, à Léningrad, il frôle l'aventure et a maille à partir avec le Guépéou. Chargé de cours de russe et de polonais à la Faculté des Lettres de Lille, il travaille à une thèse de philologie slave, il se dévoue à ses étudiants, il est un professeur scrupuleux et clair. Aux vacances de Pâques 1931, il prolonge son absence. On apprend qu'il a pris un congé de maladie. On devait apprendre sa mort quelques mois après. Le 12 octobre 1931, à trente-deux ans, une poussée de tuberculose intestinale l'emporta. Grand, efflanqué, toute son âme était dans ses yeux lumineux et bons. Il n'avait jamais eu qu'une santé précaire; et sans doute ses imprudences d'ascète et ses séjours en Russie avaient-ils aggravé un mal latent.

Telle est, aux yeux du profane, sa notice individuelle. La thèse est demeurée sur le chantier. Elle a été publiée, plusieurs années après sa mort, par les soins de l'École des Langues Orientales. Mais elle n'intéresse que de rares spécialistes. Le vrai Martel est ailleurs. Seules, ses *Let-*

tres nous permettent aujourd'hui de l'entrevoir. Une première édition, procurée par Pierre Deffontaines et quelques amis, a été rapidement enlevée. *La Revue des Jeunes* a fait paraître l'année dernière une édition remaniée et augmentée [1]. C'est grâce à ce livre que Martel est encore vivant parmi nous. Son nom dépasse maintenant les milieux fermés qui l'avaient d'abord gardé pieusement : Équipes sociales, Anciens du Sana, Universitaires catholiques. Beaucoup de cercles de jeunes se sont mis sous son patronage. La curiosité du public chrétien, avide de témoignages vécus, à la recherche d'une sainteté de style moderne, se tourne de plus en plus vers lui.

La Préface mise en tête de la réédition des *Lettres* contient des détails biographiques susceptibles d'étoffer le *curriculum vitae* précédent. On y lira comment à cet appel vers les peuples slaves qui oriente à vingt-deux ans la carrière scientifique de Martel, Monsieur Portal, le lazariste ami de lord Halifax et du cardinal Mercier, par son zèle pour la cause de l'union des Églises, sut donner un sens nouveau et une justification nouvelle. Les curiosités profanes et purement intellectuelles passent au second plan. C'est à connaître, à aimer ses frères orthodoxes et à préparer la fin du schisme que Martel, champion patient de l'œcuménisme, voudra se dépenser désormais. On y lira comment la fréquentation du Groupe *tala* [2], la rencontre d'instituteurs publics, un essai de vie fraternelle en commun tenté avec quelques jeunes universitaires aidèrent Martel à dégager sa vocation intérieure, à entrevoir la beauté spirituelle du dépouillement. On y lira enfin les démarches de sa charité,

1. Antoine Martel, *Lettres et Témoignages*, nouvelle édition. Éditions de la Revue des Jeunes, 135, boul. Saint-Michel, Paris-V^e^. Un vol., 302 pages, 16 fr.

2. Groupe catholique de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Un *tala*, en argot normalien, est un catholique.

quand, installé à Lille, il eut la pleine liberté de ses mouvements, quand il eut conquis toute sa taille surnaturelle. Certaines anecdotes ont la beauté simple de la Légende dorée. Martel a des ruses délicates de bon Samaritain. Il donne tout ce qui est à lui, son argent, son temps. Il abandonne la moitié de son appartement à tel chômeur, à tel convalescent. Il lave les pieds de son frère d'élection, un « allongé », ancien ouvrier fourreur. Il a déclaré la guerre à la misère : à celle qu'il rencontre sur sa route, dont il ne se reconnaît jamais le droit de détourner les yeux; à celle au-devant de laquelle le jette son âme ardente. Ce n'est pas assez de guérir : il essaie de prévenir. Il organise des groupes amicaux, des foyers d'entr'aide pour les plus déshérités, les anciens malades de Zuydcoote ou de Berck, que le sana ne rend jamais à la société sans de lourdes hypothèques. Il anime plusieurs cercles d'Équipes sociales. Partout où il passe, il sème des « réunions d'Évangile » : des chrétiens de milieux différents, souvent éloignés, se groupent à son appel pour étudier en commun la parole de Jésus, et s'aider les uns les autres à lui donner barre sur leur vie. Il prend en charge tout spécialement ses frères de l'Université et guide leur vie religieuse collective. S'aperçoit-il que les habitués de son église paroissiale connaissent mal l'Évangile ? Il s'installe sous le porche, avec l'assentiment de son curé, et vend le *Nouveau Testament* de Crampon à la sortie de toutes les messes. On n'en finirait pas d'énumérer les initiatives, pour ne pas dire les inventions, de sa charité, sous son double aspect d'effort pour servir et d'effort pour unir.

Toutefois, nous ne nous arrêterons pas à ces dehors, si émouvants soient-ils. Nous ne rechercherons pas l'image pittoresque. Cette vie de plus en plus dépouillée, de plus en plus donnée au Christ, il ne faut pas croire qu'elle a

été aisée et douce. Pour la comprendre, il faut la rattacher à ses racines spirituelles. Alors en apparaîtra la beauté tragique et exemplaire. C'est ce que nous voudrions tenter.

*
* *

Une immense détresse, une immense espérance : c'est entre ces deux pôles que s'est tendue l'âme de Martel. Il ne s'agit pas de constructions théologiques. Martel répugne un peu aux abstractions, aux systèmes qui risquent de masquer la réalité comme un écran. Il s'agit de deux intuitions fondamentales, qui vont commander et comme aspirer cette vie. Martel a, d'une part, le sens le plus concret du mal qui est dans le monde; d'autre part, il baigne dans l'attente surnaturelle du « Royaume de Dieu » et de la parousie. Rien d'extraordinaire en apparence, parce que nous sommes habitués à ces mots, parce que les mots, justement, se laissent manier sans peine et nous réveillent mal de notre somnolence. Mais si nous étions bien éveillés... Un Martel nous arrache à notre torpeur. Voyons-le jeter tour à tour sur la terre des hommes et sur le livre de Dieu un regard nouveau.

Le mal est dans le monde. Martel le découvre à chaque pas. Il en prend chaque jour une conscience plus directe, plus douloureuse. La blessure s'avive au fond de son cœur. Esprit concret, que son tempérament attachait aux êtres et aux choses plus qu'aux idées, que ses fréquentations slaves, ses séjours en pays slave avaient encore déraidi et rendu attentif aux rencontres, aux signes, à la vie des humbles et à la misère sous toutes ses formes, Martel a été harcelé toutes les minutes de sa vie par les mille offensives du mal. C'est la souffrance, c'est

la maladie, c'est l'ignorance, pire encore, c'est l'indifférence. Quand il tourne son regard vers lui, ce sont des défaillances, des raideurs, des refus qui s'amorcent.

Les hommes sont pétris de rancunes, séparés par des préjugés qui s'érigent en doctrines, assoiffés de jouissances viles. Ils tournent le dos aux Béatitudes. Ils disent non.

> La grande œuvre, c'est de commencer la conversion du monde par celle de nous-mêmes. Or, il faut le dire, notre faiblesse est si grande que pour avoir l'angoisse de cette conversion, comme l'élan dans la prière, il faut que nous sentions presque physiquement nous étreindre tout le mal qu'il y a encore dans le monde et en nous-mêmes. Et c'est l'école à laquelle nous place Notre-Seigneur en nous mettant sous le regard la maladie qui ronge, ou l'indifférence qui chloroforme, ou le temps précieux qui se gaspille. Que de crève-cœur quand nous regardons autour de nous directement, nous qui croyons qu'un peu de la flamme apportée par le Christ brûle en nous [3].

Plus tragique que l'erreur de ceux qui, de tout temps, se sont abandonnés à leurs passivités est la démission de ceux qui ont entendu l'appel et qui un jour s'engourdissent, refusent de persévérer. Bientôt, l'homme qui s'est vraiment donné au Christ se retourne, et ne voit personne. Où sont ses amis, ses camarades de route ? Il marche seul. Depuis Gethsémani, toute âme élue doit subir l'épreuve de l'abandon, forme la plus insidieuse du mal.

Rien de littéraire, d'apprêté dans cette expérience. « Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché » donne à Baudelaire la sensation de la bêtise et du vide. Ici, nous sommes sur un autre plan. Ce n'est pas un spectacle

3. Lille, 1er mars 1928, *Lettres et témoignages*, p. 57. Toutes les références renvoient à la réédition de la *Revue des Jeunes* (1939).

que l'on contemple avec dégoût et tristesse. C'est une brûlure que l'on ressent à l'intime de l'âme, en toute humilité, en grande détresse. Aux mauvais jours, ce serait la tentation de la violence ou du découragement.

Mais voici que le chrétien a ouvert l'Évangile et qu'il écoute les paroles du Maître vibrer en lui, comme elles pouvaient vibrer dans le cœur de ceux qui laissèrent tout et le suivirent. Ils le suivirent, parce qu'il leur promettait un Royaume mystérieux. C'est ce Royaume que Martel attend, que Martel cherche à découvrir à travers les défaillances de notre temps. Deux idées dominent pour lui le message évangélique : l'idée de charité et l'idée de Royaume. Comment édifier ce Royaume, dont le Seigneur nous dit qu'il est au milieu de nous ? Martel creuse sans cesse les mêmes textes éblouissants, qui remplissent son âme d'attente. Il a faim et soif du Royaume. Il est un espérant. C, Charité; R, Royaume; il inscrit ces deux lettres majuscules en marge des chapitres le plus souvent médités de son évangile, une petite édition polonaise à couverture bleue. C'est l'Amour qui donnera les clefs du Royaume.

Vous avez lu la messe d'hier. Vous aurez été frappé, sans doute, du peu de place que tient l'évocation de Noël dans la liturgie de ce jour. L'Église veut renouveler en nous le sentiment de l'attente; mais tout en nous rappelant les siècles pendant lesquels nos pères attendaient le Messie, elle souligne que l'attente doit toujours être notre attitude. Noël n'a pas inversé nos regards. Nous attendons plus que jamais Celui qui doit à la fois réaliser en nous ce qu'Il veut de nous et réaliser « de nouveaux cieux et une terre nouvelle », instaurer son Royaume.

Nous attendons, ou plutôt nous devrions attendre. En réalité, il faut bien constater que la majorité des chrétiens d'aujourd'hui ne sentent plus d'une manière vivante cette impatience de la seconde venue du Christ, et

même celle de la mort regardée comme témoignage pour le Christ, qu'éprouvaient les premiers chrétiens... « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Ce désir vital de la justice, qui n'est que celui du Royaume, il me semble qu'il nous est encore lointain. Mais il faut qu'il grandisse en nous si nous voulons vraiment hâter l'heure de la réalisation, dans le monde, de la justice suivant le Christ et sa réalisation en nous-mêmes. Il me semble que si nous désirions fréquemment cette transformation profonde à laquelle nous sommes appelés, individuellement et dans ce corps qu'est l'Église, la mort nous serait douce. Ce serait quelque chose comme la scène d'Emmaüs, le moment où nos yeux apercevraient enfin sans voiles Celui qui depuis longtemps faisait route avec nous et qui rendait nos cœurs tout embrasés... Et dans toute notre vie il y aurait comme une impatience de ce moment, un écho du : « Venez, Seigneur Jésus », de l'Apocalypse [4].

Dans cette lettre, l'âme de Martel chemine entre ses deux pôles, l'angoisse de la tiédeur et de l'assoupissement universels; l'attente de la seconde venue du Christ, du jour où seront mûrs les fruits de la Rédemption. Gardé du découragement par son attente, de la présomption par cette brûlure du mal en lui constamment douloureuse, Martel s'en va sur les chemins de la charité. Il faut l'accompagner, et suivre dans sa purification, dans ses approfondissements, dans ses épreuves particulières cette âme loyale et inquiète.

***

A ce déchirement intérieur, Martel ne va pas prêter une attention complaisante. Il ne s'ausculte jamais. Il ne se complaît pas en lui. Ces deux intuitions contradictoires et complémentaires, c'est à des gestes immédiats

4. Paris, 3 décembre 1928. Pages 78-79.

et concrets qu'elles le poussent. Il est engagé. Sa vie est d'abord une offensive de la charité et de la prière.

Comment prie-t-il ? Nous pénétrerons son secret si nous écoutons une de ses prières :

> Mon Dieu, nous vivons si peu de temps.
> Notre journée compte si peu de vie intense.

Et cependant, nous sommes les vivants, et par nous vous voulez que le monde se sauve.

Vous nous avez encouragés à prier toujours sans jamais nous lasser. Je vous prie donc pour Madeleine et pour Marcel. Et quand ils seront guéris je prierai pour d'autres, et puis pour d'autres. Car il faut que votre Règne arrive, que vous trouviez de la foi quand vous viendrez sur la terre, que ce monde pécheur se guérisse [5].

Mon Dieu, augmentez en moi la foi.

Par Jésus-Christ, mon intercesseur tout-puissant, je vous demande que vos serviteurs Madeleine et Marcel soient guéris.

Et s'il faut que ce mal qui guette nos frères soit anéanti par de l'amour, donnez-moi la force d'être co-rédempteur de mes frères [6].

L'accent de ces prières, c'est vraiment celui qui marque toute la vie de Martel. Sa prière commence par un acte d'humilité, il se rappelle son néant. Mais il ne s'abaisse que pour s'élever, car au sens de sa propre faiblesse, il joint le sens mystique de sa responsabilité de chrétien : le Seigneur attend de nous que nous collaborions à la Rédemption. Avec force et supplication, il nomme alors à Dieu ses deux amis les plus menacés dans leur chair et dans leur âme. Il essaye de barrer la

5. Note manuscrite, inédite (porte comme date : janvier 1930).
6. Note manuscrite, inédite (8 janvier 1930).

route du mal sur un de ses fronts d'attaque et de progrès. Que de foi, que de simplicité dans ce peu de mots! Toutefois, voici ce qui est le plus remarquable : cette image des deux frères souffrants qu'il regarde en lui pour les confier à Dieu, elle fait place bientôt à la longue théorie des malheureux, de tous ceux qui tendent et qui tendront les bras vers la Justice et vers l'Amour. La prière de Martel s'élargit, en même temps que sa vision des foules douloureuses. Ces simples notes, jetées au soir d'une journée de fatigue, n'unissent-elles pas l'angoisse et l'attente, le sens de la misère et l'espoir de la Parousie, ce que le message chrétien a de plus général et de plus grandiose, ce que la douleur d'un ami a de plus intime et de plus personnel?

Cette prière d'un soir, c'est aussi le reflet d'une journée de Martel : une journée qu'ont habitée de hautes pensées, monnayées en humbles démarches fraternelles. Il est le bon Samaritain, qui porte chaque jour le souci de ses frères; il est aussi l'âme droite, avide de se redresser toujours et de se purifier davantage.

La racine de sa charité, c'est la conviction mystique que tous les chrétiens se tiennent dans un Corps. La théologie de l'unité a reçu un grand lustre, ces derniers temps, par l'effort des docteurs allemands. Mais pour beaucoup de fidèles, elle reste une vue de l'esprit, une construction idéologique. Martel, lui, prend à la lettre les paraboles du Christ et les consignes de saint Paul. C'est en vivant de cette doctrine, plutôt qu'en étudiant des traités, qu'il l'approfondit. Et voici qu'elle est devenue pour lui aussi impérieuse, aussi liée à sa personne qu'un instinct.

Il parle de lui même comme d'un novice, qui s'exerce à une forme particulière de vie consacrée, la vie de l'a-

mour fraternel. On goûtera la fraîcheur de cette lettre, qui est tout un programme :

> Je commence à m'exercer à contempler le Christ dans nos frères. Mon voyage proprement dit a été une vraie source de joie pour moi. J'ai regardé tous ces étrangers avec lesquels je roulais pendant des heures comme des frères bien-aimés mis par le Seigneur sur ma route pour que, par ma prière intérieure, je les aide, que je m'offre en même temps à leur fraternité... J'ai eu l'enfantillage de demander intérieurement au Seigneur que le personnage le plus rébarbatif du compartiment me dise quelques mots ; eh bien ! avec moi seul il a engagé une très aimable conversation, et il n'était pas Français. Une autre fois, c'est un petit Allemand de cinq ans que, n'ayant pu communier le matin, je saluais au dedans de moi comme un Enfant Jésus, et le bambin est venu gentiment me baiser la main. Même s'il n'y a en tout ceci que des coïncidences naturelles, je veux y voir des signes d'encouragement dans le noviciat que j'entreprends de l'amour fraternel.
>
> Je n'ai pas pu réaliser mes projets de pèlerinage : je les ai remplacés par une aumône et par une longue promenade à travers le Ghetto, où j'ai tâché de visiter avec amour mes frères juifs.
>
> J'ai éprouvé une fois de plus que le message de l'amour fraternel est le grand message que nous ayons à apporter au monde en ce moment. Il en a faim. Travailler et prier pour que cette lumière se répande, c'est l'esprit même de la Pentecôte, qui est *vie*, c'est-à-dire *amour*[7].

Ce noviciat, Martel a eu la chance de pouvoir l'exercer dans des milieux restreints, devenus, grâce à lui, vraiment fraternels. Il a évité ainsi l'écueil des ambitions trop vastes qui s'effondrent parce qu'elles ne trouvent jamais d'objet à leur mesure, ou parce qu'elles n'enserrent que des abstractions. Aux Équipes sociales, auprès des ouvriers de la banlieue lilloise; aux Anciens du Sana,

7. Cracovie, 7 juin 1930. Pages 141-142.

auprès des malades, des convalescents ou des incurables, qu'il a aimés du plus ardent, du plus ingénieux amour, et qui l'ont mené à approfondir le mystère de la souffrance; dans les groupes des professeurs catholiques, auprès de ses collègues qu'il réussissait à entraîner sans jamais se mettre en avant, Martel a été essentiellement le héros de l'amour fraternel, le messager de l'unité surnaturelle. *Ut sint unum!* Cette coalition mystique, n'était-ce pas la façon la plus efficace, la plus réaliste de mettre en déroute le mal (égoïsme, incompréhensions, solitude, lâchetés, mesquineries) et de poser les pierres du Royaume ? Il l'a dit, aux *Journées Universitaires* de Montpellier, quelques mois avant sa mort, dans des pages qui dépassent l'auditoire auquel elles s'adressaient, et à force de conviction et d'ardeur, s'élèvent à un authentique lyrisme.

... Nous ne nous réunissons pas pour nous congratuler, ni pour nous distraire à écouter des causeries, nous nous réunissons pour nous encourager à servir le Christ; mieux, pour faire venir le Christ parmi nous. Nous savons qu'il a dit : « Quand deux ou trois d'entre vous se réuniront en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Osons croire à cette parole, et entraînons-nous à considérer que le centre de nos groupes, ce n'est aucun des membres en particulier, mais Jésus lui-même, autour de qui nous sommes rassemblés... Lui, il ne manque pas à sa parole. Il demeura au centre du collège apostolique en dépit des incompréhensions, des doutes, de la trahison même, et Il n'a pas cessé d'instruire ses disciples jusqu'à la fin : c'est eux qui L'abandonnèrent et non pas Lui qui les quitta. Il vient donc quand nous parlons de Lui, de même qu'Il rejoignit sur la grand'route les disciples d'Emmaüs qui s'entretenaient à son sujet. Pourquoi faut-il que, comme eux, nous soyons si longtemps avant de reconnaître sa Présence ? Comme nos groupements deviendraient plus fervents, et comme nous y serions plus fidèles encore si nous avions la foi d'y rencontrer le Christ ! Nous serions

tout attention dans l'attente du moment où, par une parole dite, par un sentiment éveillé, par une atmosphère transformante, Il rendrait comme sensible son passage...

... Une prise au sérieux du caractère religieux de nos groupements permettra aussi de demander les efforts douloureux que coûte à notre vieil homme la vie d'union; car il en coûte de dominer ses répugnances, de refouler ses activités, d'être sans cesse à la recherche du Christ triomphant, sollicitant et souffrant dans l'âme des autres; il en coûte surtout d'être prêt à découvrir à autrui, si cela est nécessaire, le plus intime de soi. En vérité, c'est bien une mort du moi qui est réclamée pour que nos groupements vivent; nous en avons été avertis, du reste : « Si le grain ne meurt, il demeure seul. » Mais pour suggérer aux membres d'un groupement cette mort à soi-même, il faut leur montrer une œuvre qui mérite leur don total... N'ayons donc pas peur de rappeler, avec la grandeur du service qui nous est confié, le mystère enthousiasmant de la Jérusalem nouvelle qui s'édifie au milieu de nous, avec, déjà présent en son centre, le Christ-Roi [8].

S'il travaille à grouper ses frères dans l'Unité d'un seul corps, Martel travaille aussi chaque jour à se rendre plus digne du rôle qu'il joue auprès d'eux. Il fait régulièrement son examen de conscience. Sa méthode ? La voici :

Il y a deux manières de faire l'examen de conscience : ou bien on prend la liste des commandements et on s'examine, ou bien on essaye de se représenter la personne et la vertu de Notre-Seigneur; on sent alors d'une manière toute directe la distance qui peut nous séparer du Maître. Pour ma part, c'est cette dernière façon de faire qui me touche le plus et qui m'est la plus féconde [9].

8. *Vertus professionnelles et esprit de charité*. Rapport d'Antoine Martel présenté aux Journées universitaires de Montpellier (Pâques 1931); publié dans le *Bulletin Joseph-Lotte* (n° spécial de 1931), cf. *Lettres et témoignages*, pp. 280-283.

9. Pugny, 1er septembre 1928 (en retraite). Page 76.

Il s'applique à devenir plus pur, c'est-à-dire plus détaché et plus transparent. Écoutez sa prière de publicain :

> Le Seigneur m'a délivré de tentations. Que je ne l'oublie jamais, de peur que ma situation ne devienne bien pire qu'elle ne fut jamais. Je ne puis être délivré d'aucun défaut ni entraîné vers aucune vertu sans que le Seigneur intervienne. Faites-moi donc plus humble, plus pauvre, plus simple, plus compatissant, plus donné, plus vrai avec moi-même [10].

Se détacher, c'est rompre des liens. Beaucoup de ces liens peuvent paraître légitimes. Mais Martel a entendu un appel exceptionnel. Il ne transige pas. L'ascétisme le sollicite, et voici qu'il devient pour quelques-uns de ses amis un objet d'étonnement. Sur cette voie, il rencontrera bientôt l'épreuve.

La poursuite de la transparence n'est qu'une forme particulière de détachement. Il faut quitter ses habitudes de langage, ses timidités, sortir de soi, essayer de faire rayonner les vérités que l'on a comprises. Il faut se refaire un cœur d'enfant, chasser de leurs derniers repaires les complaisances malsaines et les subtilités dangereuses; et, pour l'intellectuel voué par métier à l'exercice de l'esprit critique, il existe un devoir supplémentaire de fraîcheur, de spontanéité et d'élan. Martel n'avait rien tari ni terni en lui. Il savait parler simplement, simplement avec les autres, simplement avec Dieu; et comme tout se tient, il avait appris aussi à écouter, et pouvait aider les autres à vaincre leurs gaucheries et leurs embarras intérieurs.

Une lutte longue et silencieuse, pour se détacher et pour acquérir la transparence; lutte entreprise afin de se

10. Note manuscrite. Inédite. 2 mars 1930.

rendre plus digne de la confiance de ses frères, plus accueillant aux exigences divines, afin de devenir un bon ouvrier du Royaume : telle a été, pendant les premières années de sa maturité, la vie intérieure de Martel. Ce qui couronne ces efforts vers une charité plénière, c'est, enraciné dans les profondeurs de son être, le sens de ses responsabilités personnelles. Dans le Corps mystique, tous les chrétiens sont solidaires. Martel a la conviction qu'aucun de ses gestes n'est indifférent. Il se sent responsable — et ce sentiment est une dure souffrance — de la détresse spirituelle et même corporelle de ses frères, des victoires prolongées de la douleur et du mal, de tout le péché du monde. « Toute la mer change pour une pierre », dit Pascal. De même, pense Martel, l'Église change pour une défaillance, pour un manque, une lenteur d'un de ses membres. Voici les dons reçus; voilà l'œuvre accomplie : tragique bilan, toujours déficitaire; car l'on se sent toujours en reste avec l'Amour. C'est dans un de ces instants d'insatisfaction douloureuse qu'il s'écrie, au souvenir de Lourdes:

> ... Je reviens de Lourdes bien bouleversé par le contact avec la Grotte. Je me suis senti si pauvre, si coupable du mal qui se propage par le monde... Demandez à Dieu et à Marie ma conversion [11].

Jusqu'où pouvait descendre l'humilité de Martel, la lettre suivante le montrera. Il médite la belle page de saint Paul sur le véritable esprit de charité ; alors, il s'inquiète :

> ... Comme je suis loin de tout cela ! Je viens d'en avoir la compréhension plus particulière dans un cas concret. Dans cette famille malheureuse dont je vous ai parlé, le

11. Paris, 31 juillet 1930. Page 148.

mari, qui était en prison, vient de rentrer; je risquais de le rencontrer, devant aller chez eux ce matin (je ne l'ai pas vu, du reste). Mais en pensant à ce que je pourrais dire à cet homme, je me rendais compte qu'il me serait impossible d'avoir une action sur lui tant que je n'aurais pas eu dans le fond du cœur la conviction qu'en définitive il était meilleur que moi et que j'étais pécheur. Cela peut paraître exagéré ; et pourtant l'*Imitation* écrit bien : « Quand vous verriez votre frère commettre ouvertement une faute, même une faute très grave, ne pensez pas cependant être meilleur que lui » (I, 2). Et encore : « Ne pensez pas avoir fait de progrès, si vous ne vous croyez au-dessous de tous les autres » (II, 2). J'ai demandé au Seigneur qu'il me fasse sentir cela à propos de ce frère; en tous cas, nous avons pu parler de lui en chrétiens, avec sa femme et son fils [12].

Que cette âme était loin des satisfactions pharisiennes! S'il se compare à un pauvre misérable, c'est pour le déclarer meilleur que lui. Notre esprit est toujours trop juridique pour accepter ces jugements. Aussi bien ne nous est-il pas demandé d'y souscrire. Cette condamnation que Martel porte contre lui-même n'a pas de valeur objective. Mais elle trahit le désarroi d'une âme affamée d'amour, tremblante devant les générosités de l'Amour infini, impatiente de la lenteur et de la pauvreté de son don. Le péché est égal en tous, dès lors que nous manquons à l'Amour. Voici que s'annonce la crise qui allait être l'épreuve particulière de Martel.

***

L'angoisse du mal, l'attente du Royaume, chaque jour Martel les ancre en lui davantage. Chaque jour s'augmente le nombre de ceux qui comptent sur lui, qui

12. Lille, 15 février 1931. Page 164.

attendent de lui un secours, une visite amicale, une solution de leurs difficultés. Chaque jour avive la souffrance de découvrir tant d'âmes engourdies, mourant d'inanition ou alourdies de fausses richesses. Comment faire pour être tout à tous, pour enrayer le mal toujours renaissant, pour promouvoir le règne de Dieu ? Je suis un serviteur inutile, se répète Martel. Le temps qui s'écoule lui apporte de nouveaux devoirs, lui pose sans cesse de nouveaux problèmes. Ne doit-il pas cependant poursuivre sa tâche professionnelle, exceller dans son devoir d'état, prendre rang parmi ses pairs dans la discipline qu'il a choisie ? C'est un déchirement continuel. Où est sa vocation essentielle ? Quel appel doit-il suivre d'abord ? S'il faut sacrifier quelque chose pour alléger sa barque, est-ce la science, l'enseignement ou l'apostolat et la charité ? Longtemps, il essaie de faire face partout. Il presse le pas, tiraillé entre des exigences concurrentes, incapable de dire non à ses frères les malheureux. Et qui donc n'est pas, d'un biais ou de l'autre, un malheureux ? Happé par mille mains, retenu par sa mission intellectuelle, il s'interroge anxieusement sur ce que Dieu veut de lui. Il s'est offert tout entier et sans réserve pour travailler à la Vigne. Que le Seigneur lui assigne une ligne et un chantier.

De longue date, Martel, pétri cependant d'esprit familial (il faudrait pouvoir citer quelques admirables lettres à sa mère), ami du foyer et des tout-petits, a rayé le mariage de ses perspectives d'avenir. Sera-t-il prêtre ? Sera-t-il moine ? Comment devenir le meilleur témoin, le meilleur ouvrier ? Il décide, provisoirement, de rester mêlé au monde; il y circule avec une âme de novice. Chaque jour, il prie pour que le Seigneur l'éclaire. Pour reconquérir l'équilibre, il veut rendre plus absolu son détachement, plus lumineuse sa transparence. Mais la

vie terrestre peut-elle connaître l'équilibre, une fois qu'elle a entendu les appels qui étourdissent un Martel ? La parfaite lumière, le parfait détachement, ce seront les conquêtes de l'au-delà, après le passage de la mort et les épreuves purificatrices. Les efforts que fait Martel pour se sanctifier davantage augmentent son malaise essentiel, son inadaptation à notre terre-à-terre. Cette crise, qui en apparence le raidit, au vrai elle achève d'assouplir son âme et de la mûrir. Au terme de cette croissance, Martel retrouvera la paix intérieure; mais l'heure ne sera pas loin où le Maître le relèvera de sa mission.

Éclairons un peu cette âpre lutte.

Se détacher toujours plus totalement des mirages et des valeurs secondaires, tel est donc le premier but de Martel. Mais le drame surgit tout de suite. N'est-il pas professeur, engagé dans des recherches importantes, obligé pour sa thèse à des enquêtes d'érudit ? Sans doute a-t-il rêvé de servir l'Église par la science, d'approfondir l'histoire religieuse de la sainte Russie pour se mettre en mesure, au moment marqué par Dieu, d'être un « pacifique », un bon ouvrier de la réconciliation et de l'unité. C'était là un moyen providentiel de concilier devoir de savant et flamme d'apôtre. Martel a vécu longtemps de cet accord. Seulement, les circonstances politiques rejettent dans un lointain bien obscur toute tentative d'ordre religieux pour renouer avec la Russie. Le christianisme orthodoxe est dans la torture ou sous le bâillon : pour combien de temps ? Quand les préoccupations œcuméniques s'éloignent, Martel se détache vitalement de son travail de slavisant. Cependant, le devoir d'état n'en reste pas moins là, impérieux et contraignant. Il faut beaucoup de temps pour devenir un excellent spécialiste. Est-ce conciliable avec le détachement absolu, avec le don de chaque minute ?

Ma vie est dévorée par les exigences des autres sur moi. Je crois faire loyalement l'effort de travailler à ma thèse et à l'œuvre scientifique, et presque chaque jour *s'impose* à moi, inéluctable, une démarche qui mange mon temps. Suis-je vraiment coupable, ou est-ce le Seigneur qui me coupe de l'œuvre de science ?

De toutes façons, la situation ne pourra pas durer. Je suis mené où je ne voulais pas aller. Où ? je ne sais pas [13].

Petit à petit cependant un désir s'impose à lui, des profondeurs de son être. Est-ce l'appel qui se précise ? Martel entend la voix de la Russie. Le détachement absolu, il le conçoit de plus en plus sous la forme d'un départ définitif en Russie. Il rêve d'aller vivre là-bas, coupé de tout ce qui fut sa vie passée, pour y partager les souffrances du peuple, y rayonner, exemplaire et silencieux, comme le P. de Foucauld au cœur du désert. Il s'offre pour la rédemption de ce pays malheureux entre tous. Certainement, le nom de l'ermite de Tamanrasset ne reviendrait pas si souvent dans ses lettres, s'il ne pensait pas au fond de lui-même à transposer en terre slave l'expérience saharienne du P. de Foucauld, s'il n'enviait pas ce total renouvellement du cœur auquel le P. de Foucauld était arrivé à travers ses dépouillements. D'abord, il tâche de ne pas se montrer complaisant à cet appel de la Russie. Si c'était un mirage, une tentation, pour le dégoûter de sa vraie mission ?

Je voudrais revenir un peu sur la nostalgie de la Russie. Voyez-vous, c'est quelque chose de trouble en moi que ce désir de retourner là-bas pour longtemps. Aussi j'ai décidé de ne chercher jamais moi-même à partir. J'attendrai que l'on me demande, si l'on doit me demander. Il y a dans ce désir une part de mauvaise vanité et de gloriole, certain attachement au pays et aux gens; il y a

13. Note manuscrite. Inédite. 2 mars 1930.

peut-être aussi un sentiment plus généreux. Je sens ce grand peuple qui souffre et peine, et j'aurais joie, je crois, à partager un peu sa misère, à supporter volontairement ces maux qu'il est contraint de subir. Cela, plus que le sentiment que je pourrais lui apporter dans sa détresse quelque soulagement. Je serais tellement noyé et si impuissant...

Supposons pur ce désir de partager la souffrance de celui qui souffre. Qu'en pensez-vous? En stricte raison, c'est absurde. Et pourtant il y a dans l'âme humaine (pas seulement dans l'âme chrétienne) quelque chose qui nous dit que la sympathie peut bien être ce que le mot signifie étymologiquement : « la souffrance avec ». Ce désir de partager la peine de celui qui est éprouvé ne nous paraît-il pas comprendre le *désir de souffrance* qu'ont eu tant d'âmes saintes, uniquement parce qu'elles savaient que leur Bien-Aimé, Notre-Seigneur, avait subi le martyre, qu'il continuait à souffrir dans son corps mystique, qu'il « était en agonie jusqu'à la fin des temps »? N'est-ce pas là comme un témoignage suprême de l'amour? [14]

On sent déjà ici combien, malgré les scrupules d'une conscience délicate, Martel est attiré par ce témoignage de la souffrance. Au fur et à mesure que passent les jours, il reconnaît là l'exigence vitale de son âme. S'il avait vécu, je suis sûr que nous l'aurions vu partir un jour pour l'Est, et qu'il y serait demeuré jusqu'au témoignage suprême, celui que scelle le sang du martyre.

Je me crois lié aux pays russes par des liens essentiels. J'ai mission de prier pour eux et de les aider à se sanctifier. Je me rends compte que dans mes rapports avec les Anciens du Sana, et même dans notre œuvre fraternelle, il n'y a pas pour moi un appel comme celui du pays russe. Je me prête sans m'engager. Dans la pratique, il est vrai, cela se traduit par peu de chose, et même dans ma prière je ne note pas une dominante en faveur de la

14. Saint-Omer, 26 juin 1929. Pages 104-105.

Russie; mais cela est passager. J'attends toujours le départ pour là-bas. Je crois qu'avec la grâce de Dieu, je saurais y vivre, m'y adapter, faire aimer la vie surnaturelle, la sainteté. J'ai offert ma vie pour ce pays, je maintiens mon offrande [15].

Dieu a certainement ratifié cette offrande. Nous ne voyons ici-bas que l'envers de la trame historique, et avec des yeux de myopes impatients. Quand nous considérerons l'endroit, ces élans inconnus, ces sacrifices muets, ces échecs offerts, de quelle lumière ils illumineront pour nous le déroulement de l'histoire! Mais Martel n'est encore, à ce moment-là, que l'un de nous, un pèlerin qui s'avance à tâtons. Rien ne pouvait mieux montrer que cette nostalgie d'une vie douloureuse et sainte, abandonnée à ses frères russes, jusqu'à quel degré il poussait la hantise du détachement.

Il faut poursuivre cependant la vie sur son rythme quotidien. Dans les joies de l'amitié, Martel trouve aussi une occasion de scrupule. Il ne pense qu'à se donner, il a honte de recevoir. Il repousse maintenant les douceurs de la vie de relation; il supprime les visites, même à ses collègues, même à ses intimes, quand ses intimes n'attendent rien de lui : tant il est inquiet de toute complaisance vis-à-vis de soi-même, de toute concession à l'esprit mondain; tant il est impatient de tout ce qui pourrait diminuer les minutes employées à la lutte directe contre le mal. Il fuit les occasions de détente, comme si c'était des occasions de chute. Il s'étonne d'ailleurs lui-même, il s'adresse des reproches; mais la poussée intérieure est la plus forte. Tous les liens doivent se rompre qui peuvent compromettre sa liberté d'allures et diminuer l'élan de sa vocation.

15. Note manuscrite. Inédite. 2 mars 1930.

Pourquoi suis-je à présent si étranger à la société, aux rencontres ? Je ne goûte vraiment que la société de ceux avec qui je puis parler du Royaume, ou encore la société des enfants.

Mais je ne saurais me répandre dans les groupes amicaux. Je souffre même chez P. Au contraire, je serai joyeux et à l'aise près de Maurice, de Marguerite... ou dans la société des gens qui triment pour gagner leur vie, et qui sont des chrétiens de fait, non d'étiquette.

Et cependant il faut être accueillant, recevoir le prochain comme le Seigneur [16]...

Vitalement lié à cet effort de détachement, il poursuit chaque jour un humble effort d'examen, de purification pour arriver à devenir « le transparent du Christ », pour que les paroles du Maître en son Évangile ne soient plus faussées ni déviées en lui par les imperfections et les sophismes inconscients. Il contemple avec un cœur nouveau, chaque soir, les mêmes versets dont jamais ne s'épuisera la lumière. Il médite avec de jeunes instituteurs, avec des ouvriers, avec une poignée d'amis, dans la chambre de cet ancien malade de Zuydcoote, le principal correspondant des *Lettres*, un « allongé » avec lequel il a noué une amitié surnaturelle, qui est sans doute la plus belle réussite de sa vie. L'un et l'autre, ils s'entr'aident à devenir des chrétiens sans détours, sans amour-propre, sans complications ni secrets. Lutte émouvante de bonne volonté, où ils progressent du même pas.

Quand on se rapproche, autant qu'il est possible à une chair opaque, de cet idéal de transparence, quelle douleur de croiser sur son chemin des âmes obscures, de ne pas arriver à faire rayonner la lumière que l'on porte en soi, reflet de celle du Christ, de n'être pas

16. Note manuscrite. Inédite. 7 avril 1930.

assez spirituel pour lire dans les cœurs! C'est le drame de tout amour humain. « Cela se peut, madame. On ne voit pas les cœurs », dit amèrement Alceste à la prude qui lui révèle les trahisons de Célimène. C'est le drame de l'amour surnaturel, la plus dure souffrance de l'apôtre. Elle n'a pas été épargnée à Martel. Dans la dernière partie du recueil des *Lettres*, beaucoup de lettres sont adressées « à un prisonnier ». Triste histoire. Un de ceux qu'il appelait ses « petits frères », et qui participait quelquefois aux cercles d'Évangile, eut une défaillance assez grave, qui le conduisit en prison. Le mal, cette fois, atteint Martel au point le plus sensible de son être : échec d'une tentative d'amitié surnaturelle, impuissance de la charité à libérer les autres de l'étreinte obscure. Son premier mouvement, c'est de s'accuser à la place de l'ami coupable. Il n'a pas su aider, il n'a pas su voir, parce qu'il n'est pas assez « spirituel ». Plus pur, n'aurait-il pas compris quelle bataille se livrait en cette âme ? N'aurait-il pas deviné « cette lutte du ciel et de l'enfer, ainsi qu'il en fut aux siècles de grande foi » ? Une âme a été saisie par la tentation. Dans le vertige, elle a appelé en vain la grâce. Qui dira la détresse implorante de la prière de Martel, ce soir-là! Il se juge responsable, il se tient solidaire du pécheur. Il n'aura de cesse désormais qu'il n'ait aidé le malheureux à percer ses ténèbres, à comprendre, à accepter cette réparation infamante de son péché. « Pense à celui qui était l'Innocence, lui écrit-il, et qui fut mis au rang des malfaiteurs. »

*
* *

C'est à ce moment que le Seigneur envoie à Martel une visiteuse chargée de lourdes grâces : la maladie.

Elle allait le conduire à ce détachement absolu, à cette parfaite transparence dont il se rapprochait dans la souffrance. Sur la voie de la sainteté, il allait gravir la dernière étape. Mais c'est l'étape la plus difficile.

L'inquiétude semble devenir désarroi. Martel s'accuse d'être tombé malade par sa faute, parce qu'il n'a pas écouté les sages avis de ses amis, parce qu'il n'a pas su ménager ses forces. Il s'accuse d'avoir triché et d'avoir trahi; d'avoir négligé son devoir d'état pour des aventures romantiques de charité, où il se recherchait lui-même. Sublime tourment de l'apôtre. Ces heures d'angoisse étaient nécessaires pour que Dieu achève de purifier son serviteur. Entre son ami prisonnier et lui, pense-t-il, nulle différence. Ils sont tous les deux « hors service » par leur faute. Les exhortations qu'il adresse au malheureux, il se les est d'abord adressées.

Il me semble que nous éprouvons des sentiments très voisins : ce n'est pas étonnant, puisque l'arrêt brusque que je subis en ce moment, cet avertissement que j'ai reçu de ma santé ont été provoqués après des fautes. Sans doute nous n'avons pas voulu le mal ni toutes les conséquences qui en sont sorties, mais le mal n'en a pas moins été déclenché. Il en faut prendre conscience non seulement pour vouloir réparer, mais pour accepter la situation présente. Quand on m'a dit, il y a un mois : « Ce sont tes excès d'activité éparpillée, tes folies qui t'ont fait tomber malade », j'ai d'abord protesté, me rassurant sur mes bonnes intentions. Mais on m'a fait remarquer que ma tâche professionnelle se trouvait interrompue, et j'ai bien dû constater moi-même que c'était là un grand mal que je n'avais pas prévu, mais qui n'en existe pas moins. Alors, j'ai compris petit à petit que si la maladie me rejetait pour ainsi dire hors de la société pendant un temps, il me fallait humblement reconnaître que cet exil était la place que j'avais méritée, que c'était même une sorte de privilège, puisque cela coupait court à des positions fausses et permettait une reprise. Ta situation est évidem-

ment plus cruelle que la mienne; mais il me semble qu'il y a, pour toi comme pour moi, une première *source de paix* à penser en chrétien que les mépris et les reproches qui nous arrivent tombent juste, et que notre place hors service momentanément est bien la nôtre. (Ceci ne préjuge pas, du reste, de la façon dont Dieu nous juge : Il est plus miséricorde et amour que justice, et Lui tient compte de l'intention.) Ceci n'empêche pas, non plus, les espoirs. La confiance, l'espérance sont des vertus, mais le Seigneur est d'autant plus prompt à venir en aide qu'il voit une humilité non pas feinte, comme celle dont on se leurre en temps de quiétude, mais *vécue*. Tu as bien raison de lire l'Écriture avec cette pensée d'y trouver auprès des aveux de faiblesse les promesses de Celui qui touche les cœurs comme il sonde les reins [17]...

Du fond même de l'humilité et de la détresse surgit l'espoir. Les trois derniers mois de la vie de Martel ont été des mois de grande souffrance physique et surtout spirituelle. Sa vie ne se termine-t-elle pas dans un échec ? Mais les plus grandes réussites ont ici-bas le visage crispé de l'échec. C'est la loi, depuis le Calvaire.

Cependant, le Seigneur s'approche. Par des touches subtiles, fausses joies, rechutes, consolations et sécheresses, Dieu achève doucement d'attirer à lui son serviteur. Petit à petit, la paix descend. Dans la liberté et dans la lumière, Martel s'apprête à recevoir le baiser transformant de la mort, et à entrer, par elle, au partage de la joie et de l'amour. 12 octobre 1931... *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* « Dieu attache un prix, avait-il souvent répété avec le psalmiste, à la mort de ceux qu'il a sanctifiés. »

Est-ce par une sorte de prescience qu'à Pâques 1931, aux *Journées Universitaires* de Montpellier, se sentant solidaire de ses aînés, les Lotte, les Péguy, les Constant,

17. Baume-les-Dames, 7 juin 1931. Pages 176-178.

Martel avait salué la mort avec un accent qui tirait des larmes à l'auditoire ? Rien ne pourrait mieux terminer le portrait spirituel d'un homme qui voulut, de toutes ses forces, devenir « un disciple vrai » de Jésus, que cette page si belle dans la simplicité de son ascension :

> Nos existences, lorsqu'elles sont consacrées, non seulement atteignent la plénitude de leur développement, en baignant dans la puissance de la « vraie Vie », comme dit l'Apôtre, mais elles sont appelées à des dépassements humainement imprévisibles. L'Évangile nous en avertit : « Celui qui sera trouvé fidèle en de petites choses sera établi sur de plus grandes. » Dieu ne peut pas, en effet, pénétrer dans nos existences sans les enrichir, sans les transformer. Et plus l'instrument qui s'offre à lui est pauvre, humble, plus il se plaît à le faire servir à sa gloire. Il y a donc de l'inattendu, du toujours neuf dans une vie donnée comme elle doit l'être, et c'est une occasion de plus de bénir le Seigneur. L'idéal n'est-il pas qu'Il se substitue à notre volonté même ? Quelle grâce ce serait dans nos vies si nous pouvions entendre un jour ce qui fut dit à l'apôtre Pierre : « Bon et fidèle serviteur, bien des fois tu as mis ta ceinture à tes reins pour te préparer au travail, et tu es parti là où tu voyais une tâche à faire, un malade à guérir, une âme à éclairer. A présent, laisse. Cette fois, c'est Moi qui vais te ceinturer avec ma force, puis je te mènerai là où tu n'aurais pas voulu aller, mais où j'ai besoin que tu rendes témoignage à mon nom. » Un jour peut-être aussi, comme nos aînés, les Lotte, les Péguy, les Constant, nous perdrons pied dans la lutte contre le mal, ainsi qu'il advint autrefois du Christ sur le Calvaire, et, en apparence, ce sera le désastre. Mais « bienheureuse Passion », dit l'Église, bienheureux désastre, dirons-nous, parce que, service suprême, il aura pour effet de mêler plus intimement à la pâte le levain des résurrections [18].

L'action de Martel est aujourd'hui plus profonde, plus largement rayonnante que de son vivant.

18. *Vertus professionnelles et esprit de charité*, pp. 270-271.

Destinée exceptionnelle, sans doute. Mais qui n'y trouverait matière à émulation, à entraînement ? Traquer les sophismes qui rassurent à bon compte ou paralysent; se détacher de toutes les entraves qui gênent la croissance spirituelle, assouplir l'intelligence dans une lutte constante pour la simplicité; et surtout se rapprocher du concret, de la vérité, de la vérité de la souffrance, de la vérité de la misère, de la vérité de l'Évangile et de l'amour, croire aux paroles et aux promesses et jouer sa vie sur cette foi, se nourrir sans aucune exaltation de l'attente des Béatitudes, voilà la leçon de Martel. Ou mieux, car il n'a pas professé, il n'a pas prêché de doctrine, voilà son exemple. Voilà le sens de ses démarches et la ligne même de sa vie.

ROGER PONS.

TEXTES ANCIENS

Saint Augustin

L'abîme du cœur humain[1]

« Mon âme s'est troublée en moi-même » (Ps. XLI, 7). Non point à cause de Dieu, mais de moi. Réconfortée par l'Immuable, ce qui change la trouble. Je sais que la justice de mon Dieu demeure : la mienne est-elle durable ? Je ne sais. L'Apôtre me terrifie quand il dit : « Celui qui est debout, qu'il prenne garde de tomber » (I Cor., X, 12). Et comme ma force ne vient pas de moi-même, mon espérance n'en vient pas non plus. « Mon âme s'est troublée en moi-même. » Veux-tu qu'elle reste sereine ? Épands ton âme au-dessus de toi-même et dis : « Vers toi, Seigneur, j'ai élevé mon esprit » (Ps. XXIV, 1).

Voici d'autres éclaircissements. N'espère pas en toi, mais en ton Dieu. Si tu mets ta confiance en toi, ton âme sera troublée, car elle ne trouvera pas en toi de [quoi se sentir en] sécurité. Mais lorsque mon âme se trouble, que me reste-t-il à faire, sinon d'être humble, afin que l'âme ne présume pas d'elle-même. Que fera-t-elle, sinon se mettre plus bas que tout, s'humilier pour mériter d'être élevée ? Qu'elle ne s'attribue rien, afin que le Seigneur lui accorde ce qui lui est utile.

Puisque c'est sous l'action de l'orgueil que mon âme se trouble, « je me suis souvenu de toi, Seigneur, du

1. *Enarratio in Psalm.* XLI, 12-15. Voir *La Vie Spirituelle*, octobre-décembre 1939, janvier 1940.

pays du Jourdain et de la petite montagne d'Hermon ». D'où a jailli ce souvenir? D'une petite montagne et du pays du Jourdain. Ne s'agirait-il pas du baptême où les péchés sont remis? Personne, en effet, ne court à la rémission des péchés sans être mécontent de soi; personne ne court à la rémission des péchés sans s'avouer pécheur et s'humilier devant Dieu. « Je me suis donc souvenu de toi, de la terre du Jourdain et d'une petite montagne. » Non point d'une haute montagne, afin que d'une petite montagne tu en fasses une grande : car « quiconque s'élève sera humilié, et qui s'humilie sera élevé » (Luc, XIII, 11; cf. XVIII, 14).

Si tu me demandes comment on doit interpréter ces noms, le voici. Jourdain signifie « descente ». Descends donc pour être élevé; ne t'élève pas, de crainte d'être brisé. « Et de la petite montagne d'Hermon. » Hermon signifie « anathème ». Proclame que tu es anathème en avouant tes fautes : tu déplairais à Dieu si tu te complaisais en toi. Comme donc Dieu nous accorde tous les biens parce qu'il est bon et non parce que nous en sommes dignes, à cause de sa miséricorde et non d'aucun mérite en nous : « De la terre du Jourdain et de la petite montagne d'Hermon je me suis souvenu de toi. » Et parce que tu t'es souvenu dans l'humilité, tu mériteras d'être élevé dans la gloire, car « celui qui se glorifie dans le Seigneur ne se glorifie pas lui-même » (I Cor., I, 31).

« L'abîme invoque l'abîme par la voix de tes cataractes » (Ps. XLI, 8). Peut-être puis-je achever l'explication du psaume, soutenu par votre zèle dont je vois la ferveur? Je ne m'inquiète pas assez de votre fatigue à m'écouter, tandis que vous me regardez poursuivre ce travail à la sueur de mon front. Vous me voyez travailler et m'y aidez — et, de fait, c'est pour vous, non pour moi, que je peine. Écoutez donc, puisque tel est votre désir.

C'est à Dieu que parle celui qui s'est souvenu « de la

terre du Jourdain et du pays d'Hermon ». Il parle, rempli d'admiration : « L'abîme appelle l'abîme par la voix de tes cataractes. » Quel est cet abîme et quel autre appelle-t-il ? L'intelligence de cette parole est vraiment un abîme...

L'abîme est une profondeur impénétrable, incompréhensible, et cela s'entend surtout de l'abîme des eaux. Car il y a là une hauteur, une profondeur telle que l'on ne saurait pénétrer jusqu'au fond. C'est pourquoi un autre psaume ajoute : « Tes jugements sont de profonds abîmes » (Ps. xxxv, 7), l'Écriture voulant ainsi nous faire entendre que les jugements de Dieu sont incompréhensibles. Quel est donc cet abîme, et quel autre invoque-t-il ? Si l'abîme est une profondeur, le cœur de l'homme n'est-il pas un abîme ? Quoi de plus profond ? L'homme peut parler; on peut voir ce qu'il fait à l'aide de ses membres et entendre ses paroles; mais qui pénétrera ses pensées et son cœur ? Qui scrutera les pensées qu'il nourrit dans le secret de son cœur, le pouvoir qu'il a d'agir, ses dispositions, ses volontés, ses refus ? Il ne me semble donc pas absurde de voir dans cet abîme l'homme dont il est dit ailleurs : « L'homme pénétrera dans les profondeurs de son âme et Dieu sera glorifié » (Ps. lxiii, 7).

Si donc l'homme est un abîme, comment l'abîme en appelle-t-il un autre ? Serait-ce que l'homme invoque l'homme ? L'invoque-t-il comme on invoque Dieu ? Assurément non, mais il l'invoque, c'est-à-dire qu'il l'appelle à lui. Ainsi Ésope nous parle de celui qui invoque la Mort (Fab. VI), c'est-à-dire qui vit de manière à l'appeler à lui. Car aucun homme n'invoque la mort en la priant; mais les hommes qui vivent mal appellent la mort.

« L'abîme appelle l'abîme », l'homme appelle l'homme. C'est ainsi qu'on apprend la sagesse, qu'on apprend la foi : en invoquant l'abîme. Les saints prédicateurs de la parole de Dieu appellent l'abîme. Ne sont-ils pas eux-mêmes des abîmes ? Afin que tu saches qu'il en est

ainsi, écoute l'Apôtre : « Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain » (I Cor., IV, 3). Mais pour savoir quel abîme il est, écoute encore : « Et je ne me juge pas non plus moi-même. » Pourrait-il donc y avoir dans l'homme une profondeur telle qu'il ne puisse la sonder ? Quel abîme de faiblesse en l'apôtre Pierre quand, méconnaissant son propre cœur, il jurait dans sa présomption de mourir avec le Seigneur et pour le Seigneur (Joan., XIII, 37), quel abîme! Abîme qui se découvrait aux yeux du Seigneur, car le Christ lui prédit ce qu'il ne pouvait voir en lui-même. Tout homme donc, si saint qu'il soit, si juste, si avancé dans les choses divines, est un abîme et invoque l'abîme quand il annonce à une autre quelque point de foi ou quelque vérité en vue de la vie éternelle. Mais c'est un abîme utile à l'abîme qu'il appelle, lorsqu'il le fait « par la voix de tes cataractes » L'abîme invoque l'abîme, un homme en gagne un autre non par sa propre voix, mais « par la voix de tes cataractes ».

Voici une autre interprétation [de ce verset]. « L'abîme invoque l'abîme par la voix de tes cataractes. » Moi qui frémis quand mon âme se trouble, j'ai tremblé à la pensée de tes jugements, mon Dieu, « car tes jugements sont de profonds abîmes » (Ps. XXXIV, 7) et « l'abîme invoque l'abîme ». Car cette chair mortelle, vouée au travail, pécheresse, pleine de douleurs et de scandales, sujette aux convoitises, est condamnée par ton jugement, puisque tu as dit au pécheur : « Tu mourras de mort et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » (Gen., II, 17). Tel est le premier abîme ouvert par ton jugement. Mais si les hommes ont mal vécu ici-bas, « l'abîme appelle l'abîme », car ils iront de peine en peine, de ténèbres en ténèbres, de profondeur en profondeur, de supplice en supplice, et du feu de la concupiscence aux flammes de l'enfer. Peut-être est-ce là ce que craignait le Psalmiste quand il s'écriait : « Mon âme s'est souvenue

de toi, du pays du Jourdain et de la petite montagne d'Hermon. »

Que je sois donc humble ! Tes jugements m'ont glacé d'effroi, m'ont jeté dans l'épouvante : c'est pourquoi mon âme s'est troublée. Mais quels sont ces jugements que je redoute ? Ceux que nous subissons ici-bas sont-ils peu de chose dans leur rude et redoutable sévérité ? Encore puissent-ils être les seuls ! « L'abîme appelle l'abîme », car tu nous menaces, tu nous avertis qu'après ces douleurs, une autre condamnation nous attend. « Par la voix de tes cataractes, l'abîme appelle l'abîme ». « Où fuirai-je ta face, où irai-je loin de ton esprit ? » (Ps. CXXXVIII, 7). Si l'abîme appelle l'abîme, si après ces douleurs, nous en devons redouter de pires ?

« Toutes tes eaux suspendues [au-dessus de ma tête] et tous tes flots sont venus fondre sur moi » (Ps. XLI, 8) : Les flots sont les peines que j'éprouve, les eaux suspendues, celles dont tu me menaces. Tout ce que j'endure, ce sont tes flots; toutes tes menaces, les eaux suspendues sur ma tête. Par ces flots l'abîme appelle les eaux suspendues; par ces eaux, l'abîme appelle l'abîme. Par tout ce que je souffre, tes flots se sont déchaînés; par les maux dont tu me menaces, les eaux suspendues ont fondu sur moi. Celui qui menace, en effet, ne frappe pas : il suspend son jugement. Mais tu délivres aussi, Seigneur; aussi ai-je dit à mon âme : « Espère en Dieu, car il est le salut de ma face et mon Dieu » (Ps. XLI, 6). Plus mes maux abondent, plus surabondera ta miséricorde.

Enarratio in Psalm. XLI.

Traduction nouvelle.

BILLET D'APOSTOLUS

Ne pas interrompre

Depuis que nous sommes entrés dans cette immense épreuve, l'horizon de nos vies humaines s'est modifié profondément. Jadis, la paix était empoisonnée par le spectre d'une guerre imminente. Maintenant, la guerre est visitée par l'espérance de la paix et on parle sans cesse de la paix prochaine.

Cette idée de la paix a pourtant son péril : celui de nous faire ajourner le moment de l'effort, dans la pensée que la guerre doit absorber toute notre action et qu'il faut suspendre toutes les activités de la paix. Après, on les reprendra, si l'on subsiste. Après, les bonnes habitudes; après, les berceaux; après, les semences; après, la vie et le zèle. Pour le moment, ajournons tout cela. C'est l'heure de la puissance des ténèbres.

Et, certes, il est vrai que la guerre demande aux guerriers un engagement total. Mais je voudrais mettre à jour une illusion qui se faufile dans les consciences, celle de la remise à demain des tâches vitales. Il me semble que le christianisme est intéressé, plus encore que l'État, à ce que rien ne s'interrompe.

***

Ce n'est point la première fois que la vie chrétienne se

développe dans un monde de catastrophe. Jetons les yeux sur les périodes analogues, que voyons-nous alors?

Deux courants se partagent les esprits.

Les uns, qui ne tardent pas du reste à s'isoler de la grande Église et à être notés d'hérésie, sont épouvantés par le spectacle du mal. La création semble avoir sombré dans l'abîme. Les forces mauvaises sont déchaînées. Que reste-t-il aux purs, sinon de monter à nouveau dans l'arche et d'attendre que le déluge passe? Plus de cités, plus de mariages, plus de conquêtes spirituelles, mais seulement de petites communautés craintives et innocentes, qui attendraient la venue du Seigneur.

Si c'est la tentation des périodes difficiles, à voir l'histoire de l'Église (et c'est précisément pourquoi l'Église a une histoire), cette tentation a toujours été surmontée. Bien plus, c'est souvent au cours des crises les plus graves que sont apparus dans l'Église les organismes de continuité et de durée. Considérons par exemple les premiers temps : plusieurs, sous le coup des persécutions, ont l'idée d'une fin prochaine des choses, et c'est à cette époque que se développe l'institution la plus propre à assurer la vie de l'Église dans le temps : l'épiscopat unitaire. Et, lisant les premières épîtres de saint Paul, on voit que l'apôtre se place parfois dans l'hypothèse d'une fin imminente des choses; et, cependant, qui a plus que lui travaillé pour l'avenir, qui s'est hâté plus que lui de porter l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde, après l'avoir implanté dans les grands centres urbains et jusque dans le palais de Néron? Quel siècle fut plus sombre que ce V^e^ siècle qui vit la chute de Rome, le triomphe de l'arianisme et la puissance des Barbares? Et cependant, comme le notait le plus récent historien de cette époque, c'est dans cette période qu'on vit paraître et s'établir dans les campagnes cette institution si durable qui se nomme la paroisse.

*
* *

Ce sont les exemples qu'il convient de suivre. Et, lorsqu'on relit la dernière Encyclique du nouveau Pontife, on remarque combien il insiste sur l'évangélisation nécessaire. On aurait pu croire que ce document, publié au milieu d'un effrayant conflit, ne porterait que sur les règles de droit à suivre en vue d'organiser un nouveau monde; pas le moins du monde. Certes, il y est question de la guerre et des erreurs opposées qui ont donné le fruit amer de nos épreuves; il y est question aussi de la paix future et des droits des nations. Mais au moment où la pensée du Pontife touche ce point, elle le dépasse et elle se dilate dans un programme évangélique, tout comme si la guerre n'existait pas. Est-ce parce qu'il parlait dans une nation qui est encore dans la paix? Je crois qu'il y a bien plus : je devine l'idée que l'œuvre de vie ne peut pas s'interrompre et que le plus noble travail en faveur de la paix, c'est encore d'insinuer l'Évangile, vaille que vaille, partout où on le peut.

« Prêcher l'Évangile, dit Pie XII, comme son divin Fondateur lui en a commis le soin, en inculquant aux hommes la vérité, la justice et la charité, faire effort pour en enraciner solidement les préceptes dans les âmes et dans les consciences : voilà le plus noble et le plus fructueux travail en faveur de la paix. Cette mission, dans son ampleur, semblerait devoir faire perdre courage à ceux qui constituent l'Église militante... Et si lui appartenir, vivre conformément à son esprit, travailler à son accroissement et rendre accessibles ses biens à la fraction de l'humanité qui n'en fait pas encore partie équivaut de nos jours à devoir affronter des empêchements et des oppositions vastes, profondes et minutieusement organisées comme jamais elles ne le furent, cela ne dispense pas de la franche et courageuse profession de foi, mais incite plutôt à tenir ferme dans la lutte, même au prix des plus grands sacrifices. Quiconque vit

de l'esprit du Christ ne se laisse pas abattre par les difficultés qu'on lui oppose; au contraire, il se sent stimulé à travailler de toutes ses forces et avec pleine confiance en Dieu; il ne se soustrait pas aux angoisses et aux nécessités de l'heure, mais il en affronte les âpretés, prêt à servir, avec cet amour qui n'a pas peur du sacrifice. »

*
* *

A côté des problèmes posés par la guerre, il y a le problème constant de la paix. Les gouvernements y songent de plus en plus, et on les voit prendre des mesures pour aider l'agriculture et l'industrie, pour maintenir l'enseignement, pour favoriser les familles, en somme pour que tout revive malgré tout. Il faudrait que tout soit mobilisé sans que rien soit interrompu : tâche paradoxale et cependant nécessaire.

L'Église est bien habituée à satisfaire ces exigences opposées, elle qui prépare à la fois les hommes à l'immédiate éternité et qui appelle une longue vie un bienfait, qui perfectionne tout ce qui est dans le temps, bien qu'elle sache que le temps est provisoire. C'est pourquoi elle n'a pas de peine à s'adapter aux temps de crise : elle n'est pas obligée, comme les États, de faire grincer toute sa carène pour flotter encore dans les tempêtes.

Faire fonctionner les séminaires, afin que ne s'interrompe pas l'œuvre de la dispensation de la grâce. Faire fonctionner l'action catholique, qui est un nom nouveau de l'évangélisation. Surtout, veiller sur les enfants et sur leur éducation religieuse, car l'avenir se cache dans les commencements. Et, pour finir, promouvoir des naissances, afin que la vie s'entretienne au milieu de la mort.

Au début de cette guerre, j'entendais un père dire à son fils âgé de vingt ans : « Ah ! si j'avais su, je sais bien où tu serais. » Il voulait dire que, s'il avait su, son fils ne serait pas. A mon sens, c'est dans les époques les

plus troublées qu'il importe le plus de préparer l'avenir. Maintenant, le pays est défendu en partie par les fils de ceux qui, dans la guerre dernière, étaient exposés. S'ils avaient raisonné en égoïstes, où serions-nous?

Plus que toute autre, l'Église, en ce monde, figure l'avenir. Elle le représente, en tant qu'il est figure de l'éternité. Elle l'assure aussi, en tant qu'il est la condition de l'humanité.

APOSTOLUS.

L'action jociste et lociste par l'édition

Tous nos mouvements d'Action catholique ont été amenés à faire paraître, non seulement des périodiques, mais des brochures et des livres, précisant leurs buts et leurs méthodes La J.O.C. et la L.O.C. sont, sans doute, ceux qui ont publié le plus d'ouvrages : grâce aux mouvements ouvriers chrétiens, c'est toute une « littérature ouvrière » qui a vu le jour. Ces brochures des *Éditions jocistes et locistes* et des *Éditions ouvrières : idéal et travail* sont extrêmement variées et l'intérêt d'un certain nombre d'entre elles, dépasse largement les problèmes de la classe ouvrière et les techniques de l'Action catholique parmi les travailleurs. Aussi bien, croyons-nous que nombreux sont les aumôniers jocistes eux-mêmes qui ignorent l'existence de certains ouvrages destinés cependant à leur faciliter grandement la tâche.

Au seuil d'une nouvelle période qui, malgré — et à travers — l'épreuve, est pleine de promesses, nous voudrions faire un inventaire de ce que l'action jociste et lociste par l'édition met à la disposition des militants d'Action catholique et du clergé. Nous ne visons d'ailleurs pas à une présentation absolument exhaustive, car notre but n'est pas de faire à proprement parler une bibliographie. Nous avons groupé les ouvrages sous quelques titres généraux, tout en réalisant parfaitement combien de tels assemblages, qui nous ont paru nécessaires, étaient artificiels.

Ainsi le lecteur sera heureux, pensons-nous, de connaître cette véritable bibliothèque, d'une valeur et d'une utilité incontestables, que la J.O.C. lui présente [1].

1. Nous visons avant tout, dans cette note, à *servir*. Dans un mouvement de conquête, l'édition est au service de l'idée, et l'idée au service de la vie. Qu'on songe à l'effort dynamique de la pensée communiste, à l'effort aussi de propagande des autres *mystiques* qui se disputent aujourd'hui l'esprit et le cœur des hommes. Le

I. — Présentation des mouvements ouvriers chrétiens

Pour savoir ce qu'est la J.O.C., on ne saurait trop conseiller de lire le manuel jociste que le fondateur du mouvement, M. le chanoine Cardijn, a publié dès 1925 et qui, malgré le développement mondial de la J.O.C., n'a subi que quelques rares modifications de détail. On perçoit dans ce manuel la grande angoisse qui saisit M. Cardijn devant le sort de l'adolescence salariée et on discerne son intuition d'un puissant mouvement chrétien capable de défendre, d'éduquer, de représenter les jeunes travailleurs. La première partie de ce manuel a été rééditée en France en 1936 sous le titre : *Programme général de la J.O.C.* (10 fr.) et il existe parallèlement un *Manuel de la J.O.C.F.* Ces deux grosses brochures doivent être les « livres de chevet » des dirigeants et aumôniers jocistes : en les relisant ils reprendront conscience de la grandeur et de l'originalité du mouvement auquel ils se sont donnés.

A l'occasion du Congrès de 1937, la petite brochure : *la J.O.C., dix ans d'action* (3 fr.) donnait un aperçu et une étude sommaire du mouvement. Celui-ci s'est depuis largement développé, mais ces quelques pages sont précieuses pour qui veut avoir une idée générale de la J.O.C.

Les jocistes utilisent aussi pour leur apostolat : l'*Appel de la J.O.C.* (2 fr.), présentation très adaptée aux jeunes travailleurs; *Jociste pourquoi? Ni traître, ni résigné* (3 fr.) qui offre une défense de la J.O.C. et de l'Église en réponse à certaines accusations courantes en milieu ouvrier; *Pour*

mouvement jociste a été le premier, croyons-nous, en Belgique et en France, à comprendre la valeur d'outil du livre et de la brochure *conçus et réalisés pour aider méthodiquement la conquête.* C'est d'abord cet effort qu'on a voulu mettre en lumière; on a voulu de plus aider cet effort à atteindre son but pratique en mettant à la portée du lecteur *l'outil* préparé. On a donc cru servir en indiquant le prix des ouvrages, qui sont tous en vente aux Éditions Jocistes, 12, avenue de la Sœur-Rosalie, Paris-XIII^e^.

Nous voudrions avoir la réaction de nos lecteurs. On aimerait sans doute avoir une bibliographie méthodique, conçue dans le même esprit, pour aider les aumôniers et dirigeants des autres mouvements spécialisés. Qu'on nous le dise : nous ne demandons qu'à servir.

être jociste (1 fr.) qui explique les conditions très simples que le mouvement demande aux jeunes travailleurs pour l'affiliation. Cette brochure n'est pas inutile à parcourir : on oublie trop que la J.O.C. s'adresse à la masse.

Signalons également une brochure de réflexions sur la nouveauté et la portée humaine et théologique de la J.O.C. : *Jocisme mondial* du P. Rouzet (7 fr.). Aux prêtres qui sont frappés des problèmes que la J.O.C. soulève dans la vie de l'Église, cette brochure apportera beaucoup de lumière.

La L.O.C. n'a pas publié jusqu'ici de manuel : elle est trop neuve encore et chaque jour s'enrichit de nouvelles expériences. La brochure : *Vers la L.O.C.* (2 fr.) marque sommairement les buts et les traits essentiels du mouvement des foyers ouvriers.

II. — Les méthodes jocistes et locistes

S'adressant à des jeunes fort peu cultivés, la J.O.C. a été obligée de multiplier les explications nécessaires à la bonne marche du mouvement. D'excellentes brochures sont nées de cette préoccupation : ainsi les *Guides du président, du secrétaire, du comité* (chacun 2 fr. 50) *du trésorier, de l'Assemblée générale* (3 fr. chacun), *de la présidente* (3 fr.). Dans ces guides, de présentation simple et claire, sont groupées bien des remarques utiles et des réflexions pleines de psychologie qui prouvent une longue expérience de la vie jociste.

Une place tout à fait à part doit être faite à l'*Action de l'aumônier* (4 fr.) qui porte en sous-titre : « Ce que les militants attendent de leur aumônier. » Il y a dans cette brochure de très précieuses consignes pour les aumôniers jocistes sur leur attitude dans les réunions et sur la direction de conscience. Nous croyons même que tous les prêtres qui s'occupent de ministère ouvrier trouveraient le plus grand profit à lire ces pages qui peuvent inviter à bien des examens de conscience.

Pour les premières démarches en vue de la formation d'une section et pour la conduite des cercles d'études préparatoires à l'affiliation, une brochure très claire et très au point : *Comment lancer une section* (5 fr.) est indispen-

sable. C'est par elle que les débutants — ou des anciens qui veulent reprendre conscience des éléments de base de la J.O.C. — auront la révélation des conditions matérielles et morales de la vie des jeunes travailleurs. Nous souhaitons seulement qu'une prochaine édition donne le texte de l'Évangile qui fait l'objet du questionnaire religieux de chaque réunion. La J.O.C.F., de son côté, a publié : *Débuts d'une section* et *Nos premières enquêtes* (2 fr. 50 chacune) et la L.O.C. : *Pour commencer la L.O.C.* et *Premières étapes* (2 fr. chacune).

Chez les débutants surtout, la méthode d'enquête donne souvent lieu à de grandes difficultés : on n'en voit pas l'importance, on hésite à la mener dans toute la vie et l'on croit qu'il suffit de discuter bien sagement au cercle d'études, on la fait sans suite progressive et l'on n'en établit pas le compte rendu qui serait pourtant bien utile au mouvement. Pour répondre à ces incompréhensions et ces hésitations, signalons la brochure : *Mon enquête* (4 fr.) qui montrera aux futurs jocistes la portée des enquêtes qui leur sont demandées. La lecture de cette brochure très adaptée est facile et distrayante.

Les petites villes posent souvent pour le lancement de la J.O.C. des problèmes particuliers. La brochure : *La J.O.C. dans les petites villes* (5 fr.), fruit d'une expérience étendue, permettra d'éviter bien des écueils et des échecs.

Chaque année, dans les sessions d'études régionales, les membres du Secrétariat général donnent aux dirigeants et militants de sections une formation approfondie. Nous signalons le compte rendu de la session d'études de 1938 : *Militant dans toute la vie ouvrière* (6 fr. 50) qui présente d'une façon vivante et imagée la triple responsabilité du militant jociste dans son quartier, son milieu de travail et ses loisirs. Cette brochure pourra éveiller le sens apostolique chez de futurs militants, elle a marqué une étape importante dans la précision des méthodes jocistes. Nous désirons vivement que, malgré la guerre, la J.O.C. puisse également éditer le compte rendu des sessions d'études de 1939 sur le milieu de travail, qui eurent un vif intérêt.

En achevant de passer en revue ces publications sur les méthodes jocistes et locistes, nous ferons une place spéciale à *Nos réunions de sections* (3 fr.). C'est une brochure de technique lociste, mais, avec un peu d'attention, il est fa-

cile de discerner dans ces pages tout l'esprit qui anime la L.O.C. et d'en mesurer la nouveauté et la valeur.

III. — Services jocistes et locistes

M. Cardijn a voulu un mouvement au service de la classe ouvrière. Les enquêtes jocistes révèlent des déficiences et des misères que l'esprit réalisateur du mouvement doit s'employer à supprimer. Ainsi, de constatations précises, sont nés les services qui furent lancés successivement.

Le premier, le plus important peut-être, est celui qui prépare à la vie de travail, oriente le futur apprenti vers l'emploi qui lui convient, lui évite les douloureuses semaines d'adaptation dans l'usine ou le bureau. Quand on pense à tous les enfants qui passent entre huit et quatorze ans dans nos œuvres catholiques et au petit nombre d'adolescents et de jeunes gens qui continuent à vivre en chrétiens, on comprend l'importance de ce que doit faire la J.O.C. pour la préparation au travail. La préjoc a ses méthodes exposées dans les brochures : *Vers les préjocistes* (4 fr. 50), *Guide du préjociste* (2 fr. 50), *Guide du responsable préjociste* (3 fr.), l'*Aumônier et les préjocistes* (4 fr.). Cette dernière brochure présente bien au clergé le problème de la préparation au travail. Les questions soulevées par les récents décrets sur l'âge de l'entrée au travail ont été traitées dans *La prolongation de la scolarité* (5 fr.), où certaines réflexions et certains vœux retiendront l'attention des éducateurs, des directeurs d'écoles et de patronages. On sait aussi qu'une importante campagne a été déclenchée par la J.O.C. en faveur de l'orientation professionnelle. Certains dirigeants ont acquis en cette matière une véritable compétence technique. Des brochures comme *La pratique de l'orientation professionnelle* (5 fr.) et *L'Apprentissage* (3 fr.) en sont le résultat. A la disposition des aumôniers préjocistes — mais tous les prêtres s'occupant d'enfants de milieux populaires pourront en profiter —, on trouve aux éditions jocistes des *saynètes d'Évangile* dues à M. l'abbé Godin, des brochures de prières, de jeux et de chants, des romans, un album sur les métiers et quelques chœurs parlés, en particulier l'*École radieuse*, de Jean Lorraine, jeu scénique pré-

senté à l'occasion de l'exposition nationale préjociste de Lille en 1938. A l'effort réalisé dans la préjoc. on peut joindre celui que la J.O.C. poursuit dans les écoles professionnelles où des groupes jocistes se forment en beaucoup de villes. La brochure : *L'avenir des jeunes à l'école professionnelle* (5 fr.) permettra la conquête d'un milieu où il faut agir avec tact et prudence.

Dans la période de crise que le monde a traversée ces dernières années, la J.O.C. s'est beaucoup préoccupée de la détresse des jeunes chômeurs. Des initiatives nombreuses furent prises en leur faveur, et une démarche près du Bureau International du Travail à Genève eut un grand retentissement dans les milieux intéressés. La brochure : *Le chômage des jeunes* (2 fr. 50) présente ce douloureux problème et la solution que la J.O.C. s'efforce d'y apporter.

Une autre détresse, c'est celle des jeunes travailleurs qui ont été atteints par la tuberculose. Les sections de sanas, en des milieux parfois bien durs à conquérir, les admirables résultats qui y ont été obtenus, sont la gloire de la J.O.C. Une brochure, fruit de l'expérience d'anciens malades, a paru en 1938 : *Les sections de malades* (3 fr.). Il y a beaucoup de renseignements dans cette plaquette — sur les organisations de malades, par exemple. Elle sera très utile à ceux qui se sont attachés à l'apostolat près des malades. Certaines pages de cette brochure ne sont peut-être déjà plus à jour, mais on peut les compléter en suivant le bulletin jociste *Sanas*, où s'amorçait avant la guerre une très heureuse campagne pour le reclassement professionnel des anciens malades, qui, nous l'espérons bien, sera reprise un jour.

Le service militaire a aussi préoccupé la J.O.C. Le départ à la caserne, comme l'entrée au travail, offre des dangers moraux qui tiennent, pour une part, au manque de préparation des conscrits. La J.O.C. a pensé qu'elle devait les préparer à la nouvelle existence qui les attendait. Quelques réunions, quelques enquêtes puisées à la brochure : *Avant le départ* (5 fr.), et les groupes de conscrits peuvent devenir des foyers de conquête jociste et préparer des Groupes d'amitié parmi les soldats. L'excellent *Manuel du soldat* (8 fr.), qui en est à son 50e mille, sera évidemment le livre à emporter pour la vie de caserne. Ajoutons que, depuis l'entrée en guerre, la J.O.C. a pensé spécialement aux mobilisés :

un *Carnet de prières* (5 fr.) leur apporte, sous un format commode, l'essentiel de la liturgie dominicale, une messe dialoguée, des chants, des méditations et un petit rituel pour temps de guerre, tout cela dans un langage très accessible aux mobilisés de milieux populaires.

Trop souvent la jeunesse salariée se livre à un lamentable gaspillage de ses temps libres. Pour remédier à un tel état de choses, la J.O.C. a lancé son service des loisirs. Dans ce domaine, elle a obtenu d'intéressantes réalisations, dont on trouvera des échos dans les renseignements édités sur les *Clubs populaires de loisirs*, le *Guide du service loisirs* de la J.O.C.F. (3 fr.), les carnets de chants comme *Jociste chante* (2 fr.) et surtout le *Manuel des loisirs* avec ses trois volumes : *Jeunesse forte*, *Loisirs artistiques* et *Pour notre culture* (chacun 12 fr., les trois 33 fr.). Chaque partie du *Manuel des loisirs* est pleine d'intérêt et reflète le souci éducatif et familial de la J.O.C. Nous ne pouvons ici en faire, même très sommairement, l'analyse, nous dirons seulement que ce manuel, d'un genre absolument nouveau et d'une présentation agréable, méritait largement le succès qu'il obtint dès sa première édition. Ajoutons à cet aperçu sur le service des loisirs que la J.O.C.F. oriente nettement ce service vers la préparation du futur foyer. La brochure : *Pour le bonheur de ton foyer* (3 fr. 50) montre son constant souci de la formation de la future mère de famille.

Enfin, dès la mobilisation, la J.O.C. a mis sur pied un certain nombre de services d'actualité : entr'aide populaire aux mobilisés et à leurs familles, service des blessés, boîte aux lettres pour permettre aux membres dispersés d'une famille de se retrouver. Ces services et l'organisation de la J.O.C.F. en temps de guerre sont exposés dans une nouvelle brochure : l'*Activité jociste en temps de guerre*.

IV. — Le rayonnement jociste et locist

L'expérience jociste a pris un immense rayonnement. C'est une révolution qui s'introduit progressivement dans toutes les formes de la vie ouvrière et, faudrait-il ajouter, parmi les chrétiens. Quelques documents en portent un témoignage particulièrement émouvant.

Le P. Berne a publié à ce sujet deux livres l'*Élan jociste* (9 fr., chez Spes) et *Lumière nouvelle* (11 fr.). Le premier groupe des faits et des témoignages recueillis autour du congrès de 1937, qui a laissé un profond souvenir. Le P. Berne y a ajouté une étude tout à fait remarquable sur la famille ouvrière et l'expérience lociste de rechristianisation des foyers. Le second livre, soigneusement édité, est composé de documents jocistes recueillis dans ces dix dernières années et qui montrent la charité jociste se manifestant, parfois héroïquement, dans la vie de chaque jour. Ces deux livres doivent être largement diffusés, certaines pages en sont bouleversantes. Les éloges décernés à *Lumière nouvelle*, même au-delà des frontières, montrent que de tels ouvrages devraient être répandus chez tous ceux qui risquent de méconnaître les vertus chrétiennes de la classe ouvrière de France.

Mais le plus profond rayonnement de la J.O.C., c'est l'exemple des militants qui se sont donnés totalement à leur mouvement et ont rendu témoignage pour lui jusqu'à la mort. La J.O.C. a édité les vies de quelques jocistes : *Charles Bouchard* (8 fr.), *Raymond Delplancq* (6 fr.), *Maurice Rabillard* (6 fr.), *Guy Sixois* (5 fr.), *André Jacques* (6 fr.), *Élie Quercy* (6 fr.). Chacun de ces militants a son caractère et son histoire : Charles Bouchard, le gavroche qui traîna partout, ne ressemble guère à Guy Sixois, un Roubaisien sérieux et ordonné, ni à l'ardent dirigeant toulousain, Élie Quercy. On ne dira jamais assez le bien que la lecture de ces vies peut faire à de jeunes militants. Les plus beaux livres de religion ne les remueront jamais comme une de ces brochures... A ces ouvrages on peut joindre la très pittoresque histoire d'une jociste des faubourgs de Bruxelles, *Miecke, la fiancée du coin du diable* (9 fr. Éd. Desclée de Brouwer), que Philippe Mosanne présente avec un charme et une émotion irrésistibles.

Un autre aspect du rayonnement jociste, c'est le succès de ses réunions et de ses congrès, et surtout la valeur éducative de telles manifestations. Les petits *guides des congressistes* qui parurent en 1935 pour le congrès de Bruxelles, en 1937 pour celui de Paris, et le guide du Pèlerinage à Rome qui devait avoir lieu en septembre dernier, sont des réussites qui ont été fréquemment imitées déjà. Mais c'est aussi dans l'art du jeu scénique que les manifestations jocistes ont re-

tenu l'attention et font espérer un grand renouveau du goût populaire. Qui ne se souvient de cette *Fête nocturne du travail* dont l'admirable ordonnance et le symbolisme si prenant avaient saisi les quatre-vingt mille personnes assemblées au Parc des Princes ? Peut-être, dans l'émotion collective, n'avons-nous pas pu savourer le beau texte de Jean Lorraine. On le retrouvera dans une plaquette que la J.O.C. a éditée (3 fr. 50). De même cette fête de Saint-Étienne à laquelle le monde ouvrier d'une région industrielle avait participé en foule et où le jeu scénique de Jean Lorraine : *Fraternité ouvrière* (3 fr. 50), fut si apprécié. Enfin il faudrait parler du *Jeu des quatre saisons*, de nombreux *chœurs parlés*, de la pièce locliste : *Saturnin* (8 fr.), surtout des scènes ouvrières d'Henri Grall, comme *Vie ouvrière* (3 fr.), et de la remarquable mise en scène pour un meeting : *Argent et vie ouvrière*, qui n'a pas encore été éditée.

Dans le domaine littéraire, Céline Lhotte nous montre combien les méthodes jocistes d'observation et de jugement peuvent être fructueuses. On pourrait citer le charmant recueil de contes populaires dont M. F. Arnac a glané les éléments dans la vie de chaque jour : *Inconnus* (8 fr.), et le reportage d'un dirigeant jociste belge sur la vie des jeunes chômeurs : *Clochards* (11 fr.), des romans de F. Génie, etc...

Au point de vue artistique, on connaît les albums, almanachs, magazines et numéros spéciaux édités par les mouvements ouvriers chrétiens. La *calendrier jociste* représente un effort de rénovation de l'imagerie populaire. Quant au *crucifix et aux statues de Marek Swarck*, elles appartiennent sans contredit aux meilleures œuvres de l'art religieux contemporain.

V. — Les problèmes ouvriers devant les mouvements ouvriers chrétiens

La J.O.C., dans l'esprit de M. Cardijn, n'est que la réponse chrétienne aux vrais besoins du monde ouvrier révélés par la méthode d'enquête. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans les diverses éditions jocistes des brochures sur les grands problèmes ouvriers que la J.O.C. s'attache à résoudre.

M. Cardijn a publié lui-même trois plaquettes : *La vie, le milieu et la masse*, *La famille dans la vie moderne*, *La vie morale des jeunes travailleurs au travail* (chacune 3 fr. 50). Ces trois documents montrent quels sérieux et douloureux renseignements M. Cardijn a utilisés pour donner sa forme définitive à la J.O.C.

Les enquêtes de la J.O.C.F. ont été présentées par Céline Lhotte et Élisabeth Dupeyrrat en trois ouvrages : *Révélations sur la santé des jeunes travailleuses*, *Préparation du futur foyer* : I. *Comment assurer le pain quotidien* (6 fr.), II. *Comment assurer son bonheur* (7 fr. 50). Le premier ouvrage est malheureusement épuisé, mais on attend vivement de toutes parts sa réédition. Ces enquêtes sont en effet des documents d'une valeur exceptionnelle sur la vie ouvrière. Elles sont devenues immédiatement classiques et doivent figurer obligatoirement en toute bibliothèque sociale. Pour combien de spécialistes, de médecins, de prêtres, n'ont-elles pas été une bouleversante révélation ?

Enfin, l'enquête lociste sur l'école a été récemment publiée sous le titre : *La famille ouvrière et l'école* (2 fr.). La question scolaire est trop importante en France pour qu'on ne prête pas une attention spéciale à ces documents parfaitement objectifs que les familles ouvrières nous procurent.

VI. — La formation spirituelle des militants

Les jocistes sont des privilégiés : des prêtres d'une haute culture se sont employés à rédiger à leur intention et dans un langage qui leur reste accessible, de remarquables brochures. Aussi, en analysant les principaux de ces ouvrages, nous croyons rendre service non seulement à ceux qui ont des responsabilités dans la J.O.C., mais à tous ceux qui s'intéressent à la formation spirituelle de la jeunesse. Des livres comme ceux de M. le chanoine Glorieux, par exemple, ne sont pas, pour la plupart, spécifiquement jocistes — ni même « pour les jeunes » — et nous conseillons fortement aux personnes qui recherchent des lectures spirituelles d'une solide théologie, mais d'une présentation très simple, de prendre contact avec ces ouvrages.

Nous commencerons par l'excellente brochure de M. l'abbé Mazioux : *Dans le champ du Père* (9 fr.), dont le cardinal

Gerlier a écrit la préface. Une profonde expérience d'éducateur est à la base de cet ouvrage qui rassemble dans de clairs chapitres tout ce qui a trait à la formation spirituelle et intellectuelle des militants. Nous pensons qu'il existe peu de livres aussi capables de transformer un jeune en chef et en chrétien conscient et généreux.

Plusieurs brochures ont été consacrées au Christ et à son enseignement. Ainsi, *L'Évangile*, de M. l'abbé Letousey (10 fr.), qui présente dans un ordre nouveau et avec d'utiles explications le texte de l'Évangile et les Actes des Apôtres. M. le chanoine Glorieux a composé pour les cercles d'études de la J.O.C.F. un questionnaire sur l'Évangile de saint Luc : *Pour commenter l'Évangile* (2 fr. 50). Il a aussi retracé la vie de Jésus par un de ces vivants récits où il excelle dans : *Notre Chef le Christ* (12 fr.). Pour les militantes de la J.O.C.F. on a publié : *En écoutant Jésus* (7 fr.), méditations sur les évangiles des dimanches. Enfin, plusieurs fois on a dû rééditer *Regards jocites sur l'Évangile* (8 fr.), de M. l'abbé Bordet, brochure qui a formé bien des jocistes à la vie personnelle avec le Christ. A ces livres sur l'Évangile, on peut joindre : *Sur les pas du Christ Jésus*, de M. l'abbé Hyermard (6 fr.), chemin de croix soigneusement présenté et illustré.

La Sainte Vierge, saint Paul, les premiers chrétiens, font l'objet de trois brochures : *Notre-Dame de la Jeunesse Ouvrière*, de M. l'abbé Bordet (3 fr.), *Paul, Apôtre du Christ*, de M. le chanoine Glorieux (6 fr. 50), et *Nos frères les premiers chrétiens*, de M. l'abbé Courtois (7 fr.). Ces trois brochures seront précieuses pour les militants, mais la vie de saint Paul, surtout, est une œuvre remarquable, célèbre déjà bien au-delà de la J.O.C.

M. le chanoine Glorieux a aussi composé une présentation du christianisme : *Le Christ et sa Religion* (12 fr.), qui, dans une progression constante, conduit le lecteur de la vie de Jésus sur terre à la vie du chrétien dans l'Église. Toute la religion du Christ est là, dans une synthèse lumineuse qui sera plus efficace que toutes les apologétiques.

Pour la vie intérieure, quelques livres de méditation sont également à signaler. Le P. Plus a écrit sur la devise du mouvement : *Méditations jocistes* (2 brochures à l'Apostolat de la Prière). M. le chanoine Glorieux nous montre dans le plus humble des travailleurs le frère du Christ et le fils de

Dieu dans : *Sois fier, ouvrier* (8 fr.). Le P. Allard a composé pour les jeunes travailleuses des *Méditations sur la Charité* (6 fr. 50). Mais il faut conseiller aussi *Ite, missa est* (2 fr. 25), où M. Cardyjn décrit dans un langage vibrant la vie de travail continuant la messe.

La vie sacramentelle rencontre souvent dans les milieux ouvriers des difficultés spéciales, car les rites de l'Église ne sont plus compris par le peuple. Pour y remédier, M. l'abbé Bordet a rassemblé dans *Les Sacrements chrétiens* (6 fr.) une suite d'enquêtes religieuses. Les questionnaires, entourés des quelques explications que donne cette brochure, pourraient être utilisés avec profit par les prêtres qui recherchent un ensemble de sujets religieux pour leurs cercles d'études.

C'est sur la messe qu'a porté le principal effort d'explication entrepris par la J.O.C. S. Exc. Mgr Liagre nous a donné un commentaire lumineux et précis de toutes les cérémonies du Saint Sacrifice dans *La Messe* (4 fr. 50). M. l'abbé Bordet a exposé la valeur profonde de l'Eucharistie dans *Le foyer de notre Charité* (2 fr. 50). Des recueils de messes dialoguées et de prières, comme *Jociste prie*, ont aussi été édités. Mais la grande réalisation jociste est le missel populaire : *Avec le Christ* (20 fr.). Admirablement présenté — chaque fête est imprimée dans sa couleur liturgique et de nombreuses illustrations enrichissent le livre —, c'est une œuvre remarquable, et on peut mesurer le grand travail de mise au point qu'elle a demandé. Tous les textes liturgiques ont été retraduits dans un langage accessible au milieu populaire, et, si l'on peut faire des réserves sur la traduction de tel ou tel passage, on doit convenir que l'ensemble rend fidèlement l'esprit de la liturgie. On appréciera spécialement le rituel des sacrements où le baptême, par exemple, est si bien expliqué. On souhaite que ce missel jociste, dont le prix est modique, connaisse une large diffusion dans toutes les paroisses populaires.

L'éducation de la pureté et la préparation au mariage ont été traitées par M. l'abbé Viollet, dont on sait la compétence sur ce sujet, dans la brochure *Pour aimer* (2 fr.), et par M. Cardijn dans *Les jeunes travailleurs en face du mariage* (7 fr.). Dans cette dernière brochure on remarquera les pages où le fondateur de la J.O.C. parle avec une délicatesse émue de la grandeur de la vocation de la jeune fille.

L'on souhaiterait voir un tel texte entre les mains de tous les jeunes gens. L'effort jociste en ce domaine est, on le sait, couronné par une mise en valeur du mariage et de ses cérémonies. Une plaquette, *Fiançailles et Mariages nouveaux* (3 fr. 50), a été éditée pour ces messes de mariages jocistes que l'on sait si ferventes.

Tout le mouvement jociste éduque le jeune travailleur sur les questions sociales. Cependant, un livre a été spécialement consacré par le P. Sauvage au commentaire des grandes encycliques pontificales : *En écoutant le Pape* (12 fr.). Les jocistes peuvent tirer grand profit de cet exposé simple et solide.

VII. — Pour les prêtres

Les prêtres qui ont la responsabilité spirituelle des sections jocistes ont eux aussi à leur disposition toute une collection d'ouvrages dont plusieurs, d'ailleurs, comme ceux de M. Cardijn et de M. Glorieux, peuvent être utiles également aux dirigeants bien formés.

Chaque année, les aumôniers d'A.C.J.F. se réunissent et discutent de sujets qui intéressent l'Action catholique spécialisée. Les rapports de ces journées sont publiés par la J.O.C. Ainsi ont paru : *Doctrine commune* (9 fr.), *Notion de milieu* (9 fr.), *La vocation à l'apostolat laïc* (6 fr.), *Nouveaux chantiers dans l'Église* (5 fr.). Parmi tant de rapports intéressants, nous signalerons, dans la troisième brochure, celui du P. Berne sur « la vocation d'époux apôtre » et celui de M. le chanoine Augros sur « Vocation sacerdotale et Action catholique ». Tous les aumôniers d'Action catholique doivent posséder ces ouvrages.

Les grands congrès jocistes ont été l'occasion de journées d'aumôniers dont les rapports ont été aussi publiés. Nous avons ainsi : *Semaine d'études internationale de la J.O.C. à Bruxelles, 1935* (5 fr.), et *Face au nouveau paganisme, Paris, 1937* (8 fr.), qui aideront à préciser le caractère de la J.O.C. et la fonction des aumôniers dans le mouvement.

Parfois, l'apostolat des laïcs rencontre encore quelque incompréhension dans le clergé. La brochure de M. Cardijn : *Laïcat ouvrier* (2 fr.) permet de mieux comprendre l'appel

lancé par Pie XI aux laïcs, spécialement pour les milieux populaires.

Enfin, il faut mentionner les cinq ouvrages que M. le chanoine Glorieux a composés pour les prêtres. *Corps mystique et apostolat* (10 fr.) est à l'origine — au moins pour une grande part — de la place exceptionnelle que les jocistes donnent dans leur spiritualité à la doctrine du Corps mystique où ils puisent cette fermeté de doctrine qui a souvent étonné. Et combien de prêtres ont déjà tiré un grand bénéfice spirituel de cette brochure ? *Pour mieux servir* (10 fr.) est un manuel de la perfection sacerdotale où sont rassemblés de judicieux conseils sur la vie du prêtre dans les œuvres modernes. *Ars artium* (10 fr.) traite de la direction des âmes, particulièrement de celles des jeunes travailleurs. *Dans le prêtre unique* (10 fr.) est le livre le plus simple et le plus complet que nous connaissions sur le sacerdoce du prêtre et celui des laïcs. Il sera très précieux à ceux que la vocation sacerdotale a touchés. *L'Église à l'œuvre* (12 fr.), qui porte en sous-titre : « Du dogme de l'Église à la vie paroissiale », est une synthèse doctrinale, mais en même temps très pratique, sur l'Église. Les jocistes pourront profiter de certaines pages de ce livre qui répondent à des objections fréquemment entendues.

Nous n'avons pas parlé des périodiques jocistes. Nos lecteurs savent que, pour le temps de guerre, les organes de propagande de la J.O.C., J.O.C.F. et L.O.C. ont fusionné dans l'hebdomadaire *Monde Ouvrier*, plus intéressant que jamais (son succès s'étend même chez les mobilisés qui le goûtent beaucoup). Mais les bulletins de militants et dirigeants : *Équipe ouvrière*, *Bulletin des chefs d'équipes*, *Meneurs*, continuent de paraître. Quant aux prêtres, ils liront dans la *Lettre aux aumôniers* d'admirables témoignages de jocistes mobilisés. Il est bon de signaler aussi que M. Cardijn édite tous les deux mois à Bruxelles (79, boulevard Poincaré) les *Notes de Pastorale jociste*. C'est la Lettre aux aumôniers de Belgique, mais c'est aussi un peu l'organe de la J.O.C. mondiale. La collection contient des numéros fort intéressants sur l'esprit, les méthodes et l'extension du mouvement jociste.

D. Mesnard, O. P.

LECTURES

Discours et panégyriques de S. S. Pie XII [1]

Il est difficile de rendre compte de ce recueil unique de discours. Son auteur est aujourd'hui le Docteur de la vérité, et il semble que la plus élémentaire discrétion envers le Chef suprême de l'Église demanderait plutôt le silence. Toutefois, comment ne pas exprimer la joie qu'éprouveront les prêtres et les fidèles de pouvoir lire, de pouvoir méditer ces pages où une rare éloquence met en relief les plus hautes vérités ?

L'éloquence du cardinal Pacelli était déjà célèbre dans l'Église bien avant que Dieu nous fît le bonheur de nous le donner pour Père. Il nous souvient de notre stupéfaction, le 24 septembre 1936, au Congrès de la presse catholique, à Rome, et de la stupéfaction enthousiaste de l'immense auditoire, de l'entendre prendre la parole en sept langues différentes — et avec quelle aisance ! « C'est l'éloquence de la Pentecôte », disait de ce discours Sa Sainteté Pie XI. Combien de Français qui l'ont entendu à Lourdes, à Lisieux, à Paris, en des circonstances si graves pour notre histoire religieuse, gardent le souvenir du charme incomparable du Cardinal ! Les prêtres retrouveront dans ce volume la méditation pour l'Heure sainte sacerdotale, qu'ils écoutèrent avec tant d'émotion, et tous, en ces heures de crise, nous aurons profit à méditer le discours prononcé à Notre-Dame de Paris le 13 juillet 1937, d'un si grand retentissement, sur la vocation de la nation française. Ce jour-là, notre peuple était exhorté à ne pas laisser s'obscurcir « la conscience de sa volonté religieuse et la nécessité de mettre en harmonie la poursuite des biens temporels et terrestres de la patrie avec les devoirs inhérents à une si noble voca-

1. *Discours et panégyrique de S. S. Pie XII* (1931-1938). Beau volume de 544 pages, 50 francs. Bonne Presse, Paris.

tion ». En termes émouvants, un triple devoir nous était recommandé, devoir devenu plus urgent en ces heures tragiques : celui de la prière, celui de la charité et de la vigilance. « Sinon, ajoutait le Légat, vous ne ferez qu'une œuvre humaine, et, à l'heure présente, en face des forces adverses, l'œuvre purement humaine est vouée à la stérilité, c'est-à-dire à la défaite. Ce serait la faillite de votre vocation. »

Ces discours ont été prononcés dans les grandes chaires européennes : à Rome, Paris, Lisieux, Lourdes, Budapest. Plusieurs ont été traduits de l'italien, mais huit d'entre eux ont été composés dans notre langue. *La Vie Spirituelle* ne peut oublier qu'elle eut l'honneur de publier, en 1935, le panégyrique de saint Dominique. On y trouvera célébrés quelques-uns des grands événements religieux des dix dernières années : le jubilé de la Rédemption, à Lourdes ; le Congrès de la Presse catholique, à Rome ; le Congrès eucharistique international, à Budapest. C'est le tableau de la vie de l'Église, avec ses épreuves et surtout ses espoirs.

Avec ses gloires aussi. Les discours prononcés pour la canonisation des saints nouveaux en témoignent avec éclat : saint Bellarmin, saint Albert le Grand, le bienheureux Joseph Pignatelli, sainte Louise de Marillac, saint Conrad de Parzham. C'est l'Église triomphante qui, par la voix de notre Pontife suprême, célèbre les serviteurs de Dieu en des termes d'une noblesse, d'une pureté et d'une flamme d'amour qui, aux jours sombres que nous traversons, jaillissent comme un trait de lumière.

Il nous plaît, en ces temps de division de la chrétienté, que soient rapprochés en ces pages les panégyriques de « l'héroïne française », Louise de Marillac, « cette fleur qui éclôt le matin sur les berges de la Seine », et de l'humble frère convers capucin, Conrad de Parzham, devenu « l'une des plus belles gloires non seulement de la Bavière et de toute la nation allemande, mais de toute l'Église du Christ ».

Ainsi se dresse, au-dessus des luttes humaines, l'Église catholique dans l'unité de sa sainteté, et, comme le dit encore Pie XII, « c'est ainsi qu'en mourant les saints se donnent rendez-vous près de Dieu loin de cette vallée de larmes et de misères ».

On pressent, à ces seules citations, quelle grandeur surnaturelle et quelle poésie — toute imprégnée de la Sainte Écriture — ruissellent des textes ici rassemblés. Tous les catholiques devront lire et méditer ces pensées de Celui qui est aujourd'hui le représentant de Jésus-Christ dans le monde. Ils y retrouveront la chaleur étincelante de ce feu que le Christ est venu jeter sur la terre.

M.-V. Bernadot.

• **Les Béatitudes**, par Marcel Michelet, chanoine de l'abbaye de Saint-Maurice, Suisse. Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse), 1939. 1 vol. in-12, 225 pp.

On retrouve dans ce beau livre le meilleur de la pensée de saint Augustin et de saint Thomas sur les béatitudes évangéliques. Elles y sont comparées aux vertus, aux dons du Saint-Esprit et aux diverses étapes de la vie spirituelle; elles apparaissent ainsi comme les actes les plus parfaits des vertus infuses et des dons; on saisit mieux leur mérite et la récompense corrélative. Les trois premières (bienheureux les pauvres, les doux, ceux qui pleurent) expriment la *délivrance du péché*, le détachement des biens extérieurs et la victoire sur les passions déréglées de colère ou de convoitise. — Les deux suivantes (bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, bienheureux les miséricordieux) sont celles de *la vie active*, selon nos rapports avec le prochain, et contiennent un reflet de la justice et de la miséricorde de Dieu. — Les trois dernières (bienheureux les cœurs purs, les pacifiques, ceux qui souffrent persécution pour la justice) sont celles de *la vie contemplative et parfaite*, qui persévère au milieu même de la persécution et porte alors ses plus grands fruits. L'auteur rappelle et met en valeur la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas sur la correspondance des sept premières béatitudes avec les sept dons du Saint-Esprit.

Ses réflexions personnelles, souvent profondes, y ajoutent un charme poétique qui aidera les âmes intérieures à pénétrer davantage dans les richesses de la parole de Dieu et à en voir les applications à leur vie personnelle.

Il note par exemple, page 58, à propos de la béatitude de

la pauvreté : « Ceux qui sont suffisants à eux-mêmes n'ont pas besoin de Dieu. Et ceux qui ont conscience de leur manque sont d'éternels insuffisants. Le monde moderne a vite fait de les cataloguer; depuis longtemps, il leur réservait une fiche : c'est le complexe d'infériorité. Mais quand cette faiblesse est consciente de la force du Christ qui habite en elle, alors elle accomplit des prodiges dont le monde est frappé de stupeur : l'œuvre d'un saint Paul, d'un saint François, d'un saint Cottolengo. »

Plus loin, page 110, à propos du don de conseil et de la béatitude des miséricordieux, on lit aussi ces réflexions savoureuses : « Il y a des hommes de bloc, qui délimitent leur vie entière par des oui et des non, par des principes, disposant ainsi d'eux-mêmes et des autres à coup de décrets bien nets, sans regrets, sans hésitation, sans retour, comme le cantonnier casse les cailloux. Pour eux nul problème, le monde entier est un livre de géométrie parfaitement résolu. — D'autres ne peuvent pas se contenter de ces lumières vives. Tout se présente en clair-obscur dans ce miroir des cieux : il y a des âmes à protéger, des cœurs à comprendre, des jardins de finesse à parcourir et à cultiver avec une délicatesse infinie pour ne point briser les fleurs. Il y a des symphonies aux nuances innombrables... où la moindre faute met sa tristesse... telle est notre vie à faire, la charité à traduire dans nos actes. Le Saint-Esprit n'est-il pas le chef d'orchestre invisible au centre de notre cœur, faisant épanouir, par son conseil, la lumière de la charité dans nos actions ? »

Ce livre abonde en citations bien choisies de l'Écriture et des grands auteurs spirituels, il est à la fois très élevé et très pratique; l'élévation n'y tourne pas à l'idéalisme, mais s'y accompagne d'un saint réalisme, de nature à faire un véritable bien.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

• **Exercices spirituels de saint Ignace**, présentés par le P. Paul Doncœur. Éditions de l'Orante, 23, rue Oudinot, Paris. 15 fr.

Au début de son Pontificat, le Pape Pie XI établit saint Ignace patron des « Instituts et groupements de tout genre qui travaillent à l'œuvre des retraites ». Quelques années

plus tard, le Souverain Pontife, dans l'encyclique *Mens Nostra*, recommandait à nouveau chaleureusement les *Exercices spirituels*. Aussi une traduction nouvelle, réalisée sous un format maniable, était-elle fort désirable. Le R. P. Doncœur a répondu à cette attente, et la présentation qu'il nous offre de ce manuel pratique de méditations et de contemplations est en tous points parfaite. La typographie extrêmement soignée différencie les éléments assez hétérogènes du texte (méditations, observations doctrinales, avis pratiques relatifs au maniement même de la méthode), et la division de celui-ci en paragraphes numérotés permet l'usage facile d'un remarquable index. L'une des plus précieuses originalités de cette édition est de souligner, par l'emploi des italiques, les avis pratiques, ce qui donne tout son poids à la « technique de l'effort » que représentent les Exercices — qu'on ne doit pas « lire », mais « faire ».

• **La vie d'un homme nouveau**, par Mgr Chevrot. 1 vol. Desclée de Brouwer, Paris.

L'originalité de Mgr Chevrot c'est de revenir à l'Évangile. L'Évangile éternel, de tous les temps, *de notre temps*. L'homme moderne peut-il se retrouver dans l'Évangile, avec ses tourments et ses désirs ? Peut-il y voir une réponse à ses doutes, un apaisement à ses angoisses ? Oui, répond Mgr Chevrot, et il le montre. Et nous l'écoutons, et il nous entraîne.

Après avoir établi en 1938 les bases évangéliques d'une anthropologie chrétienne, si l'on peut dire, il abordait l'an dernier *La vie de l'homme nouveau* ; les questions les plus actuelles, loi du travail, possession et usage de la *propriété*, loi de l'*ascétisme*, mystère de la *souffrance*, aucun aspect profond de la vie chrétienne moderne n'est omis dans le beau volume qui reproduit le cours de ces conférences où, « sous une forme simple, disait le cardinal Verdier, accessible à tous et toujours si élégante, on admire tour à tour une doctrine théologique très sûre, une psychologie vécue et si pénétrante, l'amour et, ce qui est plus rare, la science des âmes ». On ne saurait mieux dire, ni avec plus d'autorité et de compétence.

Ses thèmes fondamentaux de la vie chrétienne, Mgr Chevrot les a repris sous une forme plus simple, plus directe,

adaptée à ce temps d'épreuve, dans *Avent 1939* (une brochure, Bloud et Gay, Paris).

• **Les leçons de l'Épreuve,** par l'abbé Thellier de Poncheville. 1 vol. Bloud et Gay, Paris.

On retrouvera dans ces pages un ensemble de sujets abordés, à Montréal, durant l'autre guerre. « Si différent que soit l'aspect visible de notre nouveau drame, dit avec raison l'Avertissement, ce sont les mêmes problèmes qu'il pose, avec plus d'ampleur encore. » Les solutions sociales, économiques et politiques appellent à la base une solution religieuse, une profonde *réforme morale*. Que de services pourront rendre aux prêtres qui en doivent être les ouvriers ces conférences animées d'un esprit évangélique si pur et si généreux ! Thèmes d'une actualité toujours vivante : la leçon du *devoir*, la leçon de l'*épreuve*, la leçon de la *mort*, la *paix et le droit*, la *fraternité*.

Dans une brochure éditée par la même firme, *Les mystères douloureux et glorieux de la guerre*, l'abbé Thellier de Poncheville nous propose encore une série de réflexions solides et pratiques, de nature à soutenir notre foi dans ces mois difficiles.

• **Dialogue de l'homme et de Dieu,** par le chanoine Jacques Leclercq. 1 vol. Desclée de Brouwer, Paris.

« Une symphonie : quelques thèmes fondamentaux orchestrés de thèmes mineurs... Les thèmes sont d'une banalité totale. Dieu, l'homme, la vie, la société, le christianisme. Mais ce sont aussi les thèmes éternels... ils ne s'usent pas. Ils posent à chacun d'entre nous les problèmes que chacun doit résoudre comme s'ils ne s'étaient pas posés auparavant. » Ainsi, de son « Ermitage du Bon-Larron » l'auteur nous avertit de son dessein. C'est dire qu'on trouvera dans son livre une réponse personnelle à ces questions communes, une réponse neuve à ces problèmes anciens. Et la réponse qu'on vous propose ne vous est point imposée. A chacun de s'introduire dans le dialogue et de faire dans la partition sa partie. Nous sommes, à chaque tournant de ces pages vigoureusement écrites, invités à penser notre propre vie et à trouver *notre* propre vérité de vie.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).